52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 3 17 JANVIER 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète . . . . 18 fr. / Edition partielle. . . . . 12 fr.
ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Chronique de Théologie ascétique et mystique. — (Voir le sommaire détaillé en tête des pages blanches). — I. Dictionnaires, 33. — II. Textes et traductions, 34. — III. Etudes historiques et doctrinales, 38. — IV. Hagiographie, 42.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : P. Op-Hoey, 47 ; Ad. Petit, An. Moulard, Bossan de Garagnol, 4[illegible]

PRÉDICATION

Carême sur le IVe commandement de Dieu. — III. L'obéissance filiale, 33.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XLIII. Liturgie des funérailles : Messe, absoute et conduite au cimetière, 37.
Pour la fête de S Vincent. — Dieu et la terre, 39.
Pour la fête de S. François de Sales et de l'Œuvre. — Le prédicateur et l'intercesseur, 40
Les personnages évangéliques. — II. Elisabeth, 44.
Explication du Catéchisme. — *40e Leçon :* La prière, 46.

[illegible] Libr. Saint-Yves, [illegible] de la Monnaie, à Rennes ; — cardinal Perraud, *Les vertus morales,* in-12, 6 f., Paris, Téqui.

Q. — Veuillez m'indiquer les travaux, livres, revues, etc , qui pourraient me servir pour traiter les deux conférences suivantes :

« I. *Dogme.* (Pour clôturer l'année jubilaire de la Rédemption). Caractériser le rôle du Père dans l'œuvre de la Rédemption d'après l'Evangile de S. Jean.

« II. *Morale.* Exposer la doctrine catholique au sujet de l'école neutre. En pratique, quelle conduite suivre à l'égard des écoles publiques ? »

R. — Ad I. Il s'agit de commenter Jean III, 16 : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que celui qui croit en lui ne [illegible]s, mais qu'il ait la vie éternelle » ; x, 17- [illegible] Père m'aime pour ce motif que j'offre [illegible]ur la prendre de nouveau... J'ai le pou- [illegible] offrir et j'ai le pouvoir de la reprendre : [illegible] commandement que j'ai reçu de mon [illegible] v, 31 : « Il faut que le monde reconn[illegible] j'aime le Père et que j'agis conformé[illegible]dre que m'a donné le Père. »
[illegible] : la rédemption des hommes est de la [illegible] Père, à l'égard des hommes, une œuvre [illegible]r ; et la rédemption par la mort de la croix [illegible] acte d'obéissance et d'amour du Fils à [illegible]égard du Père.

Sur le premier point, nous vous conseillons vivement le livre de M. l'abbé Richard, *Le Dogme de la Rédemption,* Bloud et Gay, 12 f. (voir *Ami* 1933, p. 291).

Sur le second point, lisez tout d'abord attentivement S. Thomas, IIIa, q. 47, a. 2 et 3 (cf. *Contra Gent.*, IV, c. 55, ad 14 et ad 16), et prenez quelque bon commentaire. Nous vous recommandons le P. Synave, *Vie de Jésus (Somme théol.*, édit. de la *Revue des Jeunes),* t. III, Renseignements techniques, IV, *La mort volontaire de Jésus.*

Mais vous trouverez aussi des indications utiles dans le P. Galtier, *De Incarnatione et Redemptione* (Paris, Beauchesne, 42 f.) sur le premier point, n. 139-143 ; sur le second, n. 368-384.

Ad II. Cardinal Verdier, *La question scolaire* (Beauchesne, 12 f.), ch. 4 et 5 (La neutralité) ; — et

voyez aussi *Dict. de Théol. cath.*, art. *Ecole*, col. 2085-2088; — *Dict. apol. de la Foi cath.*, art. *Laïcisme*, t. II, col. 1767-1810; *Instruction de la Jeunesse*, col. 921-929; — Duballet, *La Famille, l'Eglise et l'Etat dans l'éducation*, in-12 de 538 p., franco 7 f. 05, Paris, Bonne Presse.

Sur la conduite pratique à tenir, voir les commentateurs du canon 1374 du Code. Nous vous signalons A. Michel, *La Question scolaire*, ch 7. et *Dict. de théol. cath.*, art. *Parents*, col. 2015 2017. — Et pour vous éclairer, vous pourriez prendre encore deux brochures de Jean Cœur, *De l'école chrétienne à l'école révolutionnaire*, 32 p., et *Le laïcisme scolaire contemporain*, 40 p., chacune 1 f. 65 franco, Paris, Bonne Presse.

Q. — Y a-t-il à Paris une Œuvre qui s'occupe des enfants de troupe?

R. — Nous ne pouvons que recommander votre question à la charité de nos lecteurs.

Q. — Dans ma nouvelle paroisse on a l'habitude, depuis de longues années, de réciter le chapelet pour chaque défunt de la Confrérie du Saint-Sacrement Or, au lieu du *Gloria Patri* après chaque dizaine, on dit : *Requiem æternam dona eis Domine...* Dois je laisser cette habitude ?

R. — Conservez cette récitation du chapelet, et gardez-vous d'y rien changer ; car, quand on récite le chapelet pour les défunts, il est permis, sans compromettre le gain des indulgences, de remplacer le *Gloria Patri* après chaque dizaine par *Requiem æternam...* (Beringer, édit. 1925, t. I, n. 900).

Q. — Une église a besoin de réparations : gouttières sérieuses, la cheminée de chauffage emportée par le vent. Le curé en avertit par lettre le conseil municipal et le maire. Pas de réponse depuis six mois. Que faire? Un confrère soutient que légalement la commune n'est tenue à rien. Est-ce vrai? Si oui, sur quelle loi municipale repose votre réponse?

R. — Hélas! la réponse donnée par le confrère est vraie et repose sur l'article 5 de la loi du 13 avril 1908. Nous en avons longuement parlé en son temps dans la *Jurisprudence*, et la situation sur ce point n'a pas changé. Vous trouverez question traitée *in extenso* dans l'ouvr Fanton, *Les églises et leur mobilier* *loi civile*, in-12 de 467 p., franco 7 f., nos bureaux.

Q. — Les nouveaux offices ont-ils paru, nadette, S. Jean Bosco, etc. ?

R. — Quand ils paraîtront dans les *A* *tolicæ Sedis* et deviendront obligatoires manquerons pas de le signaler.

Mgr Bonhomme, vicaire apostolique du Basutola — **Noir, Or.** *Le Basutoland, mission noire, moisson d'or.* — In-12 de 280 p., 50 sous. — Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa (Canada).

Le Basutoland est une contrée du sud de l'Afrique, dont la superficie est un peu inférieure à celle de la Belgique. Son évangélisation, commencée en 1862 et continuée depuis par les religieux Oblats de Marie Immaculée, y accomplit des progrès surprenants : de 1932 à 1934, le nombre des catholiques est passé de 66 320 à 120.000. De nombreuses écoles ont été ouvertes, des religieuses de plusieurs Congrégations sont venues diriger des hôpitaux ; le recrutement du clergé lui-même y est en bonne voie : en 1931, le premier enfant de la nation des Basutos a reçu l'ordination sacerdotale et les 2 séminaires comptent aujourd'hui un total de 70 élèves. Pour suffire à un travail de jour en jour plus accablant, il a fallu demander au Canada de nouveaux ouvriers apostoliques C'est pourquoi, depuis un an, le chef du Vicariat du Basutoland est un Canadien, appartenant à la même Société religieuse que ses devanciers français. C'est lui qui, dans ce livre, fait un tableau géographique, historique, ethnologique et religieux du pays dont il est chargé. En prenant connaissance des faits et des statistiques qu'il rapporte, on comprend combien il a été fondé à parler de « moisson d'or. » faisant écho à S S. Pie XI qui déclarait naguère : « Entre toutes les missions du monde, l'une des plus intéressantes est celle du Basutoland »

Agnès Goldie. — **Soldat du Christ.** *La Confirmation expliquée aux enfants.* — In-12 illustré de 108 p., 3 f. 50. — Lyon, Vitte.

Continuant la série de ses volumes consacrés à la formation religieuse des enfants (v. par exemple *Ami* 1933, p. 350 des couv), l'auteur résume ici, sous forme de dialogues, tout ce qu'il est nécessaire de savoir touchant le sacrement de Confirmation. Après avoir relevé et commenté les passages de la Sainte Ecriture relatifs au Saint Esprit, elle étudie son action dans les âmes, qui reçoivent de lui la vie surnaturelle et se meuvent sous l'influence de ses dons. Pour terminer, quelques pages expliquent les rites et les effets particuliers de la Confirmation elle-même. Bien entendu, il ne peut être question d'exposés savants et la description des dons du St Esprit, sans entrer dans les détails subtils dont sont coutumiers les théologiens, se borne à quelques indications d'ordre général.

Les prêtres et catéchistes s'inspireront utilement de ce volume ; le mettre directement entre les mains des enfants ne sera profitable que si ces derniers ont un niveau d'intelligence et de culture assez élevé.

Abbé L. Parcot. — **La Sainte Tunique d'Argenteuil.** — In 8 de 32 p., franco 4 f. — Chez l'auteur, 97, rue Royale, à Versailles.

Cette plaquette a pour objet de démontrer scientifiquement l'authenticité de la Sainte Tunique d'Argenteuil. La Sainte Tunique est-elle teinte? Est-elle tachée de sang?

La réponse à la première question est affirmative : le procédé de teinture qu'on retrouve dans la Sainte Tunique est un de ceux qui étaient en usage en Egypte au début de l'ère chrétienne. Il ne s'agit pas de pourpre, mais d'une couleur brun-rouge venant de la garance ou du cachou.

Réponse affirmative également à la seconde question : de larges empreintes de sang se remarquent sur la Sainte Tunique, qui fut « celle que flagellation sanglante et sur »

fournit aux conditions

TOUS les OUVRAGES français et étrangers ainsi que la MUSIQUE religieuse et profane

REMISES SPECIALES

aux Séminaires, Institutions, Missions, Congrégations, Bibliothèques paroissiales et scolaires.

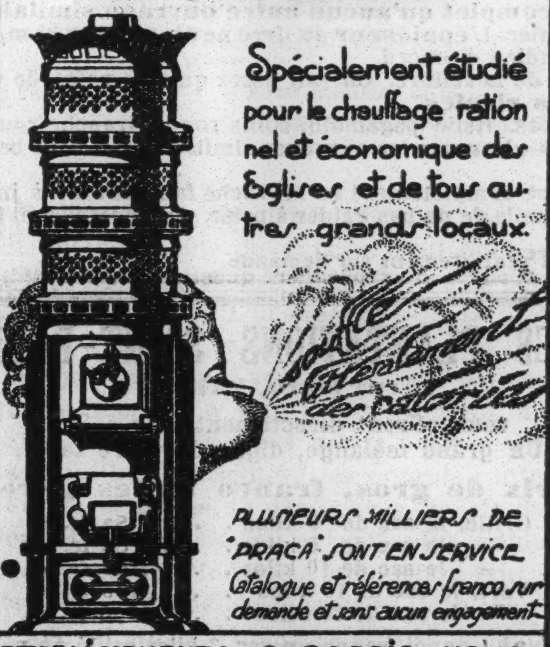
Nous nous chargeons gratuitement des abonnements aux revues, publications et journaux français et étrangers ainsi que de l'exécution de toutes reliures, travaux de luxe, missels, paroissiens, etc., et reliures courantes.

Nous fournissons aussi tous articles concernant le Clergé et le Culte : objets de piété, ornements d'église, statues et tous articles nécessaires aux Missions, Congrégations, etc.

Renseignements sur demande
Compte postal Paris 195.93.

BON - NATUREL - SAIN
BYRRH
PARFAIT TONIQUE

PRACA
POÊLE À CIRCULATION ET PULSION D'AIR CHAUD.
Spécialement étudié pour le chauffage rationnel et économique des Églises et de tous autres grands locaux.



PLUSIEURS MILLIERS DE "PRACA" SONT EN SERVICE.
Catalogue et références franco sur demande et sans aucun engagement.
ÉTABLISSEMENTS G. POGGIO - NOVO.
3 BIS. BOULEVARD SALY
VALENCIENNES.

Remise spéciale à MM. les Ecclésiastiques se recommandant de l'*Ami du Clergé*.
FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.
Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.
Ecrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes).

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT
Les cures remarquables du DIABÈTE par le pétrole ; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail ; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes).
Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

Seuls les coffres-forts Bauche sont tous garnis d'un composé chimique extra - dur efficace contre feu, vol et chalumeau.

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES
Maisons DELANNOY - Vve RIF réunies
MASSON & Cie Succrs, 38, rue St-Sulpice, PARIS (6e).

VITRAUX
Maison BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresr correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement**, une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - Ing. Constr. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

HARMONIUMS EN TOUS GENRES
Maison fondée en 1839
Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528
Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.
Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.
Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

Société de Saint-Jean L'Evangéliste

DESCLÉE & Cie

Imprimeurs du S. Siège et de la Congrégation des Rites

PARIS, 30, rue St-Sulpice — TOURNAI (Belgique) — 16, rue Grignan, MARSEILLE.

Vient de paraître :

LE MISSEL IDÉAL

Le plus complet
Le moins cher
Le plus portatif.

MISSEL DES FIDÈLES ET OFFICE DIVIN contenant la Messe de chaque jour, les Vêpres et Complies des dimanches et des fêtes solennelles, les Matines et les Laudes de Noël, de la Fête-Dieu, des Morts et du Triduo de la Semaine Sainte. Tout en latin et en français. Rituel, Dévotions, Prières usuelles. Imprimé en caractères bien noirs et bien lisibles.

N° 119. — Un volume in-18 (16×9 cent.) de 2144 pages sur papier indien. Prix : depuis francs 33.50, relié pégamoïd, coins ronds, tranche rouge.

N° 119A. — Le même sur papier indien d'Oxford. Prix : depuis francs français 67.00. Imitation maroquin glacé (cuir véritable) couleur, coins ronds, tranche dorée, dentelle dorée à l'intérieur des plats, étui (n° 2045 bis).

La Société Saint-Jean-l'Evangéliste, Desclée & Cie, vient d'éditer un nouveau Missel des Fidèles et Office Divin. C'est une véritable merveille de sens liturgique, de piété solide, de commodité. La grande lisibilité des caractères et l'emploi du papier indien en font le type idéal des livres de ce genre **pour les yeux fatigués.**

Les introductions, au lieu de se perdre, comme c'est trop souvent le cas, dans de longues dissertations historiques qui apportent plutôt une pâture à la curiosité qu'une saine nourriture à la dévotion, visent avant tout à l'édification et au développement de l'esprit de prière en union avec la sainte Eglise. Ordinairement elles précisent l'idée générale de la Messe et en montrent le développement dans la collecte, l'épître et l'évangile.

De même, les biographies des saints, brèves et substantielles, se terminent souvent par l'indication rapide d'une manière de les imiter. Généralement c'est celle qui est suggérée par la collecte.

Outre les messes quotidiennes et les vêpres du dimanche et des fêtes le volume contient — texte latin et français — les matines et les laudes de Noël, des trois derniers jours de la Semaine Sainte, de la Fête-Dieu et des Morts. De plus environ 80 fêtes très répandues dans les Congrégations et les pays de langue française sont intercalées dans le propre des Saints. Ce Missel est ainsi **beaucoup plus complet qu'aucun autre ouvrage similaire.**

Malgré cette abondance il demeure très commode à manier. **L'épaisseur** du livre ne dépasse pas 33 m/m; elle **descend à 28 m/m** dans l'édition sur véritable papier indien d'Oxford.

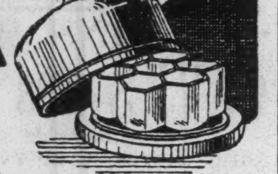
Il est superflu de louer la beauté du texte et la valeur de la reliure. On sait assez qu'à ce point de vue les **éditions** de la Société Saint-Jean-l'Evangéliste **sont sans rivales.**

Cependant le prix du volume demeure extrêmement bas. Relié pégamoid, coins ronds, tranche rouge, ce Missel ne coûte que francs 33.50, soit plus de **30 % moins cher** que les ouvrages similaires qui sont beaucoup moins complets.

Nous ne saurions trop recommander ce livre. Il échappe complètement au reproche fait souvent, à juste titre, à d'autres Missels, d'occuper le fidèle pendant la messe, mais de ne pas l'aider à prier. Au contraire, il formera les âmes à la véritable piété liturgique.

Prospectus spécimen avec prix envoyés gratuitement sur demande

FAITES VOUS-MEME VOTRE YAOURT
AU PRIX DU LAIT AVEC
YALACTA
« Le gardien de votre santé »



NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À
YALACTA . SERVICE CL . 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous style. Restauration (Voir le n° du 9 août de l'*Ami*).

LES PLANTATIONS SAINT-PAUL

1, rue Liard, PARIS 14e

vous offrent directement leur café :
Un grand mélange, digne de votre table.

Prix de gros, franco toutes gares

Grillé, le sac de 3 kilos . . .	52 fr. 50
— le sac de 5 kilos . . .	85 fr. »»
— le sac de 10 kilos . . .	165 fr. »»
Vert, le sac de 10 kilos . . .	135 fr. »»
— le sac de 30 kilos . . .	396 fr. »»

Essai : envoi franco un sac 3 kilos grillé au prix réduit de 48 francs pour 1re commande seulement.

Paiement après réception

Dépositaire demandé dans chaque paroisse.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Ami du Clergé du 17 janvier 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur le IV° commandement de Dieu. — III. L'obéissance filiale, 33.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XLIII. Liturgie des funérailles : Messe, absoute et conduite au cimetière, 37.
Pour la fête de S. Vincent. — Dieu et la terre, 39.
Pour la fête de S. François de Sales et de l'Œuvre. — Le prédicateur et l'intercesseur, 40.
Les personnages évangéliques. — II Elisabeth, 44.
Explication du Catéchisme. — *40° Leçon : La prière*, 46.

CARÊME SUR LE IVe COMMANDEMENT DE DIEU

III

L'OBÉISSANCE FILIALE

Erat subditus illis.
Jésus était soumis à ses parents.
(Luc, II, 51).

Mes frères,

Entre tous les devoirs imposés aux enfants, celui qui leur coûte davantage, celui dont ils sont le plus impatients de s'affranchir, sans contredit, c'est l'obéissance. L'obéissance ! On la pratiquait encore autrefois, mais aujourd'hui qui est-ce qui sait, qui est-ce qui veut obéir ? On ne parle plus que de liberté Un vent d'indépendance a soufflé sur la société, il a passé par la porte entr'ouverte des familles, il a soulevé les enfants contre leurs parents et déchaîné des orages au sein du foyer domestique. Aussi on ne voit plus aujourd'hui que des enfants indociles auxquels il faut répéter cent fois la même chose pour se faire obéir et qui ne cèdent qu'aux menaces et à la violence ; que des enfants maussades qui discutent tous les ordres qu'on leur donne, qui ont toujours des objections à faire, des prétextes, des excuses à alléguer comme s'ils n'avaient pas plutôt toutes sortes de raisons qui leur font un devoir d'obéir à leurs parents. Laissez-moi vous en signaler au moins quelques-unes.

I

Il faut obéir : c'est la loi commune. Dieu, qui a créé tous les êtres, leur a imposé des lois, et ils ne vivent, ils ne se conservent, ils ne se développent qu'en y obéissant. La goutte d'eau, le grain de poussière, la terre et l'océan obéissent à la loi de l'attraction. Dans les profondeurs inexplorées du firmament, les astres suivent sans jamais dévier leur chemin lumineux, ils viennent au point et à l'heure marqués par Dieu se montrer à nos regards ; ils répondent à la voix qui les appelle : « Nous voici ! *Adsumus !* » Sur la terre, les plantes sont-elles moins dociles au commandement du Seigneur ? La sève monte toujours par les sentiers mystérieux que la Providence lui a tracés, et elle vient au moment prévu donner à la terre son manteau de verdure, aux arbres leur parure de fleurs ou leur couronne de fruits, avec une régularité qui ne s'est jamais démentie. Voyez encore les animaux domestiques. Oh ! les bons serviteurs ! Au simple signal de leurs maîtres, ils courbent la tête sous le joug et se laissent atteler à la charrue. L'homme seul serait-il donc dispensé d'obéir ? La loi n'existerait-elle pas pour lui comme pour les autres créatures ?

Vous le croyez peut-être. Les enfants s'imaginent souvent qu'eux seuls obéissent ici-bas, et, regardant les grandes personnes avec un œil d'envie, ils semblent se dire : « Ah ! ceux-là du moins sont bienheureux ! Ils n'obéissent plus ! » C'est une illusion. Sachez-le bien ; il n'est personne, quels que soient son âge, sa fortune ou sa condition sociale, qui puisse dire : « Je fais tout ce que je veux et je ne fais que ce que je veux ! »

Prenez l'un après l'autre tous ceux qui composent la société civile : il n'en est aucun qui n'obéisse pas. L'homme du peuple obéit, l'ouvrier obéit, le bourgeois obéit, le fonctionnaire obéit, le magistrat obéit, le chef de l'Etat lui-même obéit. Dans l'armée surtout, l'obéissance est un devoir qui pèse sur tous, depuis le dernier jusqu'au premier de chaque régiment : le simple soldat obéit à son supérieur immédiat, celui-ci à un autre, et ainsi de suite. La docilité va du plus obscur militaire au plus haut gradé. Et dans la société religieuse, n'est-ce pas la même chose ? Les fidèles obéissent à leurs prêtres, les prêtres à leur évêque, l'évêque obéit au pape et le pape obéit à Dieu.

Mais à quoi bon chercher si loin des exemples ? Regardez autour de vous : n'avez-vous pas tous les jours sous les yeux des exemples d'obéissance ? Voyez tous ces ouvriers qui se rendent chaque matin et chaque soir à leur atelier ou à leur chantier, ces employés à leur magasin ou à leur bureau, ces ouvrières à leur emploi, à leur poste de travail. Toute la journée ne leur faut il pas exécuter les ordres de leur patron, accomplir une besogne monotone et fatigante, se priver du grand air, et de sortie, et de récréation, et recommencer tous les jours ainsi ?

Vos parents eux-mêmes pourraient être, je ne dis pas indépendants (on ne l'est jamais), mais plus libres. Eh bien ! par amour pour vous, dans votre intérêt, pour votre bien, ils s'astreignent cependant à garder la maison pendant votre absence. Levés avant vous, de grand matin, ils vous préparent à déjeuner, tiennent prêts tous les autres repas à l'heure dite, ajoutent souvent à l'entretien de la maison d'autres besognes pour mettre un peu plus d'aisance dans la famille, et le soir encore, quand déjà vous reposez, veillent pour que, le lendemain, vous trouviez vos vêtements en bon état. En fin de compte, j'ai beau

chercher un homme qui n'obéisse pas, je n'en trouve point !

Oseriez-vous donc encore émettre la prétention de ne pas obéir, quand tout le monde obéit autour de vous ? Jeunes gens, vous dirais-je, si la soumission vous est tellement pénible, il faut vous retirer du monde, il faut aller au désert pour vivre à votre gré et suivre les caprices de votre volonté, car, je vous le déclare, il est impossible de trouver une place dans la société et de s'y maintenir honorablement, si l'on n'est pas disposé à obéir.

C'est que, voyez-vous, sans l'obéissance, c'en serait bientôt fait du monde et de la société. Qu'arriverait-il, par exemple, si la nature s'insurgeait contre les lois que Dieu lui a dictées ? Qu'arriverait-il si, un jour, le soleil en révolte nous refusait sa lumière et sa chaleur, si la terre ne voulait plus féconder les semences que lui confie les mains du laboureur, si la sève, au lieu de monter dans les arbres, s'obstinait à descendre, si les animaux domestiques, au lieu de nous aider, s'avisaient de nous retirer leur concours ? Mais ce serait le chaos, la stérilité, la mort !

Qu'est-ce qui fait la force d'une armée et la rend invincible ? La portée de ses canons, le chiffre de ses effectifs, le génie du capitaine ? Oui, sans doute, mais aussi et surtout l'obéissance des soldats mettant au service de sa pensée leur glaive soumis et leur bravoure docile. Que le soldat soit indiscipliné, la bataille sera perdue. L'Ecriture a bien raison de dire que c'est l'obéissance qui remporte les victoires.

Et c'est elle aussi qui assure la paix et la prospérité des nations. Que chacun se tienne à sa place et se confine dans ses fonctions, faisant régulièrement son devoir, observant la loi, respectant les droits de tous : l'ordre, la concorde, la fraternité régneront dans la société. Mais si la loi est foulée aux pieds, si tous prétendent commander et que nul ne veuille obéir, ce sera le désordre, l'anarchie et la ruine, à brève échéance. On peut en dire autant de la famille : sa paix, sa dignité, son bonheur dépendent de la soumission des enfants à leurs parents. Qu'est-ce qu'une famille dont les enfants sont en opposition continuelle avec les auteurs de leurs jours ? C'est un véritable enfer. On n'y entend que des réclamations, des discussions, des murmures, des paroles violentes ; on n'y voit que des conflits, des mécontentements et des divisions. Qu'elle est admirable, au contraire, la famille où les enfants craignent de déplaire à leurs parents et de leur causer la moindre peine ! Il est digne d'envie, le foyer où l'on s'incline respectueusement devant la volonté du père, où l'on se soumet simplement à son autorité, où l'on fait joyeusement ce qu'il commande et où la mère est obéie avec un empressement plein d'amour. Heureuse maison : il y règne un ordre parfait, une harmonieuse entente. C'est le séjour de la paix et du vrai bonheur.

II

Mais, pour des enfants chrétiens, il y a d'autres raisons, plus pressantes encore, d'obéir à leurs parents. Ils savent, tout d'abord, que c'est la volonté de Dieu. « Mon enfant, dit le Seigneur, écoute le commandement de ton père et garde bien les leçons de ta mère. Obéis à tes parents, car tel est le bon plaisir de Dieu et rien n'est plus juste. » Voilà ce que nous lisons dans nos Saints Livres. Du moment donc que Dieu vous fait entendre sa voix, qu'il vous prescrit en termes formels l'obéissance à vos parents qui sont ses représentants, ses images, il n'y a pas à raisonner. L'enfant qui a la foi, le respect et la crainte du Seigneur, doit s'incliner et dire simplement : « Cela suffit. J'obéirai ! »

Cela, c'est le précepte. Mais combien Jésus-Christ vous l'a rendu facile par ses divins exemples ! Vous ne l'ignorez pas, ce bon Sauveur, en venant sur la terre, a voulu passer par toutes les phases de l'enfance et de la jeunesse. Il a été enfant, jeune homme, adolescent comme vous, placé sous la garde de Marie et de Joseph. Or, sur les trente premières années de sa vie, l'Evangile est à peu près muet. Il ne nous dit qu'une chose, une chose sans doute bien importante, puisqu'il a plu à Dieu de nous la révéler, elle seule, alors que toutes les autres demeurent enveloppées de mystère : c'est que Jésus était soumis à ses parents, qu'il leur obéissait : *Erat subditus illis*. Il y a en effet, dans ce mot, tout un mystère : Jésus obéissant, est-ce possible ? Comment, lui, l'Etre infiniment sage, qui n'avait ni leçon ni conseil à recevoir de personne, il a souffert qu'on lui donnât des ordres ? Lui, le Tout-Puissant, qui est au-dessus de toute loi, lui à qui tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre, lui qui commande en maître à toutes les créatures, lui qui n'a qu'un mot à dire, et l'eau se changera en vin aux noces de Cana, et les flots du lac de Tibériade se durciront comme le marbre sous les pieds tremblants de S. Pierre, et la mer soulevée par la tempête redeviendra tranquille, et la maladie laissera les corps qu'elle tourmentait, et les tombeaux s'ouvriront pour livrer passage aux morts ressuscités, lui, en un mot, qui est supérieur à tout et à qui rien ne résiste, il obéit !

Et à qui obéit-il ? Non pas seulement à Marie et à Joseph, — il lui était bien doux d'obéir à ces deux saintes créatures, — mais il obéit, jeune ouvrier, à des clients hautains, arrogants, exigeants et grincheux, et plus tard il obéit à Pilate qui le condamne injustement, aux soldats et aux bourreaux qui le crucifient : « Donne la main droite ! » et il la donne pour qu'on la perce d'un clou. « La gauche maintenant ! » et il la tend sans faire de difficulté.

Et jusqu'où obéit-il ? Jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Enfants, vous vous plaignez quelquefois des difficultés de l'obéissance, des répugnances qu'elle vous inspire, des sacrifices

qu'elle vous impose. Je pourrais vous montrer combien vos récriminations sont injustes, car, en somme, l'obéissance est douce et facile quand elle est exigée par un père et une mère qui n'ont en vue que le bien de leurs enfants. Prenez garde de vous trouver un jour sous la dépendance de patrons et de maîtres qui n'auront ni la même intelligence ni le même amour et qui vous feront peut-être sentir durement le poids de leur autorité. Regardez votre divin Maître : il a bien obéi, lui, jusqu'à la torture, jusqu'à l'effusion de son sang. Et quand l'obéissance vous coûte si peu, vous auriez la lâcheté de vous plaindre et de vous y dérober ?

III

Mais enfin, si la volonté de Dieu, si l'exemple de votre divin Maître ne suffisent pas pour vous vaincre, je vous dirai : « Mon enfant, il faut obéir, votre propre intérêt vous en fait un devoir. » Croyez-moi, vous êtes encore bien jeune, vous n'avez pas d'expérience. A votre âge, on est incapable, dans la plupart des cas, de discerner ce qui est bien d'avec ce qui est mal, ce qui est utile d'avec ce qui est nuisible. Abandonné à vous-mêmes, vous risquez fort de prendre une mauvaise direction, de donner tête baissée dans les pièges tendus à votre innocence. Heureusement, tout près de vous, Dieu a placé des guides, votre père et votre mère. Ils ont fait le chemin de la vie avant vous et pour vous. Vous ne voyez pas ? Ils ont vu pour vous. Vous ne comprenez pas ? Ils ont étudié, réfléchi, examiné, compris pour vous. Dès lors, n'est-ce pas sagesse de vous en rapporter à leurs lumières, d'obéir à leurs ordres, de suivre leurs indications et leurs conseils ? En faisant ce qu'ils vous disent, en évitant ce qu'ils vous défendent, vous ne risquerez pas de vous égarer.

Puis, il y a dans votre jeune cœur des instincts mauvais, des passions naissantes : l'égoïsme, l'orgueil, la paresse et la sensualité, et vous n'avez pas encore assez de fermeté pour les combattre, pas assez de force pour y résister victorieusement. Qui pourra donc vous retenir dans le devoir et vous préserver du naufrage ? Une seule chose : l'obéissance à vos parents. Tenez : en voulez-vous une preuve ? Que seraient la plupart des enfants, si leurs parents ne les contraignaient pas au travail ? Des ignorants, des oisifs qui deviendraient le tourment de leur famille, la honte et la plaie de la société. Vous avez vu sans doute aux approches du printemps, quand la sève est prête à circuler dans les plantes, le jardinier s'approcher de ses arbres. Il les regarde, il les étudie, il retranche impitoyablement telle branche, puis telle autre. Les branches qu'il garde, il ne les laisse pas pousser au hasard, à leur fantaisie ; il les dirige, il les attache, afin qu'elles ne puissent pas s'écarter de la direction qu'il leur a imprimée et qu'elles rapportent des fruits savoureux. C'est ainsi que vos parents retranchent en vous ce qui est mauvais, qu'ils maîtrisent votre volonté, non pas pour la briser, l'annihiler, loin de là, mais afin que, débarrassée de tout ce qui pourrait gêner son essor vers le bien, conduite avec prudence et habileté, elle devienne forte, acquière de l'énergie et s'habitue à mettre le devoir au-dessus de tout.

Vous voyez donc que vous avez tout à gagner à obéir à vos parents. N'écoutez pas, je vous en prie, ceux qui vous diront que l'obéissance, loin de former le cœur et l'esprit, tend au contraire à rapetisser l'intelligence, à énerver la volonté, à enlever à l'enfant tout esprit d'initiative. On se serait jusqu'ici, paraît-il, trompé de route en voulant faire des obéissants c'est-à-dire des hommes qui ne sauront jamais que marcher dans l'ornière battue et dont la valeur sociale sera toujours à peu près nulle. Il nous faut au contraire, à l'heure actuelle, des indépendants, des hommes qui s'inspirent d'eux-mêmes, qui se fraient à eux-mêmes leur route et y entraînent les autres après eux. Prêchez moins l'obéissance, nous dit-on, et développez davantage l'initiative individuelle. — C'est là, à mon sens, une profonde aberration. L'obéissance est une vertu éminemment éducative parce qu'elle trempe solidement la volonté. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de l'obéissance de l'esclave ou de la brute, mais de l'obéissance chrétienne, raisonnable, qui voit dans le supérieur, quel qu'il soit, le représentant de Dieu et sacrifie la volonté de l'homme à la volonté divine. Un enfant habitué à obéir par esprit de foi est un enfant habitué à se vaincre, et, s'il sait se vaincre, il triomphera de ses passions, il fera son devoir, tout son devoir. Si l'homme, au contraire, est esclave de ses passions, c'est qu'il n'est pas habitué à se faire cette sainte violence qui consiste à immoler sa volonté propre à celle de Dieu.

L'obéissance, dit-on, tue la spontanéité, l'élan, les initiatives généreuses. Et pourquoi donc, je vous prie ? Où a-t-on pris jamais que l'obéissance du chrétien consiste à rester passif, à ne rien entreprendre, à ne rien oser, à attendre pour agir l'impulsion d'une volonté étrangère ? Tout au contraire, cette vertu bien comprise dispose merveilleusement les âmes à l'activité, à l'énergie, aux saintes audaces où se plaisent et se meuvent à l'aise les cœurs ardents et généreux.

N'étaient-ce pas des énergiques, des audacieux, les saints Apôtres qui, pour obéir à la parole du Maître : « Allez ; enseignez toutes les nations, » se partageaient le monde et couraient à sa conquête ? Et ces martyrs de tous les siècles qui bravaient les tyrans, affrontaient les supplices et la mort même la plus cruelle pour obéir au commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul » ? Et François-Xavier, le voyageur intrépide, l'apôtre des Indes et du Japon, qui parcourut en dix ans tant de royaumes, jetant partout la semence évangélique, convertissant des peuples entiers et qui arracha à l'empire du démon plus d'un million d'infidèles ? Est-ce l'activité, l'éner-

gie, l'audace qui lui firent défaut ? Et pourtant l'obéissance était sa vertu maîtresse, au point qu'il écrivait à genoux à son supérieur, se déclarant prêt à renoncer sur un mot de celui-ci à tant de glorieuses conquêtes. Et le soldat qui, pour obéir à la consigne militaire, court à une mort certaine ou se fait tuer héroïquement à son poste, est-il un faible, un timide, un indécis ? Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance amoindrit, énerve la volonté. Bien au contraire, c'est la vertu des forts.

IV

Cependant l'obéissance filiale a des limites. Je ne veux pas envisager le cas où les parents commanderaient à leurs enfants quelque chose de contraire à la loi de Dieu : je parle à des parents chrétiens qui ne mettent jamais à pareille épreuve l'obéissance de leurs enfants. C'est en matière de vocation que le cas peut se présenter et qu'il appelle une solution claire et formelle.

Il s'agit donc de la vocation ecclésiastique ou religieuse qui se fait sentir au cœur d'un enfant. Et je dis alors : ou bien cette vocation est incertaine ou elle paraît assurée. Dans le premier cas, l'enfant sera sage et fera mieux de s'en tenir à la voix de ses parents ; dans le second, il devra écouter la voix de Dieu et passer outre, s'il le faut, à la défense de ses parents. Situation pénible, s'il en fût, et dont il est difficile de comprendre tout ce qu'elle a de poignant ! Essayons de déterminer à chacun son rôle !

C'est Dieu qui trace aux hommes la voie où ils doivent marcher et qui leur inspire des attraits irrésistibles pour telle ou telle carrière. Ici, l'enfant ne demeure comptable qu'au Seigneur de sa détermination. Il n'appartient plus aux parents de dicter des lois, mais de chercher et de découvrir celles de Dieu même. Ils ne doivent exercer à l'égard d'un fils ou d'une fille que l'office des bons anges, qui inclinent la volonté sans la forcer. Dans les limites et dans l'étendue de ce pouvoir, il est prescrit aux parents de suivre d'un œil vigilant l'inclination de leurs enfants, d'étudier leurs qualités et leurs défauts, de peser leurs démarches, d'indiquer la voie. Il est prescrit à l'enfant d'écouter avec respect de tels avis, de s'y conformer, à moins d'une décision supérieure et d'une volonté divine clairement manifestée ; enfin, de consulter le ciel, avec le père et la mère, et d'accepter, comme l'ordre de Dieu même, l'ordre de ses ministres et de ses représentants, je veux dire leur confesseur, leur directeur de conscience.

En est-il ainsi ? O funeste renversement des choses ! C'est quand l'obéissance est devenue si faible, si rare et si imparfaite pour tout le reste, qu'on voudrait la rendre absolue, tyrannique, dans les choses de la conscience. Un père et une mère souffriront les mépris, les insolences et les révoltes d'un fils, les désordres d'une fille. Mais si Dieu leur demande leur fils pour l'autel, leur fille pour le cloître, ces parents sans énergie et sans autorité se redresseront tout à coup de toute la hauteur de leur dignité, pour disputer à Dieu la part qu'il s'est faite dans la famille. Promesses, flatteries, menaces, scènes tragiques, tout sera mis en œuvre pour étouffer ce souffle divin qui passe sur la maison et qui vient enlever quelque âme d'élite aux instincts terrestres et aux liens des affections naturelles.

Parents aveugles, que faites-vous ? Laissez-la donc se donner à Dieu, cette âme choisie, et elle vous appartiendra bien davantage. Détachement n'est pas synonyme d'insensibilité. Plus ce cœur sera enlacé au cœur de Jésus, plus il aura pour vous de souvenirs, d'émotions, de prières. Dans le vrai sacrifice, la nature ne perd aucun de ses droits ; ils sont tous, au contraire, respectés, épurés, transformés. Le vrai prêtre, la vraie religieuse ne quitte son père que pour le respecter avec une piété plus profonde, sa mère que pour l'aimer d'une tendresse plus pure, ses frères et sœurs que pour demeurer, de près ou de loin, leur appui, leur conseil, leur lien.

Vous n'en voulez rien croire. Vous pressez, vous insistez, vous l'emportez sur Dieu. La victoire est à vous : votre fils et votre fille vous restent. Eh bien ! je vous plains, car maintenant que le souffle de Dieu est éteint dans votre famille, vous allez sentir le souffle dévorant du monde et des passions. Il fallait à ces jeunes cœurs l'éternelle jeunesse de Jésus-Christ et de l'Eglise pour satisfaire la soif de leur amour, il leur fallait un Dieu pour époux. Vous leur imposez des affections périssables, la beauté qui passe, l'argent qui souille les mains, les professions humaines qui rapetissent le caractère et l'esprit.

Ah ! quelle catastrophe et quelle ruine ! Ils ont désobéi à Dieu pour vous obéir, et vous allez en être déshonorés. C'étaient des lampes qui devaient brûler dans le sanctuaire, et voilà que l'odeur de leurs mauvaises mœurs infecte votre maison et empoisonne toute leur postérité. C'étaient des pierres qui devaient entrer dans la structure de la maison de Dieu, et voilà qu'elles se traînent indignement dans la boue des places publiques. Ils devaient être des anges, vous en avez fait des démons. Non, personne ne sait de quel poids pèse sur une famille une vocation ecclésiastique ou religieuse contrariée et méconnue. C'est la clef de bien des mystères, c'est le secret de bien des larmes. Le Dieu jaloux viendra pendant cent ans redemander cette âme et sa sainte colère ne sera apaisée que le jour où vous aurez obéi.

* *

Je me rappelle avoir lu dans la vie du général de Sonis une belle parole à ce sujet. C'était après la guerre de 1870. Il s'agissait de faire nommer à l'un des plus hauts commandements militaires l'illustre héros de Loigny. Son protecteur, le général de Galiffet, pour toute recommandation, fit de lui cet éloge : « Nommez-le sans hésiter : personne ne saura mieux que lui commander, parce que personne mieux que lui n'a jamais su obéir. »

Jeunes gens, je ne sais ce que l'avenir vous réserve, ni quelle situation vous occuperez dans la société. Mais ce que je sais, c'est qu'un jour le disciple sera devenu maître, l'adolescent père de famille. Il vous faudra commander à votre tour, et vous verrez que ce n'est pas aussi simple ni aussi facile que vous vous l'imaginez maintenant. Faites donc comme Sonis : rendez-vous capables et dignes de commander en obéissant promptement, de bon cœur et sans murmure.

Lorsque vos parents vous intiment leur volonté, ne dites jamais : « Non ! » *Non,* c'est le mot de la désobéissance et de la révolte, le mot du caprice, de l'entêtement et de l'ingratitude, le mot de l'ange des ténèbres et des esprits rebelles. Quand vous prononcez ce mot, vous faites une injure à l'autorité de votre père, une blessure au cœur de votre mère.

Ne dites donc pas, ne dites jamais : « Non » à vos parents, mais dites, et dites-leur toujours avec une affectueuse déférence : « Oui ! » *Oui,* c'est le mot de la docilité, le mot de l'amour, le mot de la reconnaissance. *Oui,* c'est le mot que disent les anges dans le ciel et les enfants bien nés sur la terre. *Oui,* c'est le devoir de celui qui le prononce, le bonheur de celui qui l'entend. Aussi lorsqu'un père ou une mère veulent faire l'éloge d'un bon fils, d'une bonne fille, ils se plaisent à rappeler que jamais cet enfant ne leur a dit : « Non ».

Oui, c'est le mot qui rapproche les cœurs, qui maintient la paix au foyer domestique. Qu'il soit donc votre réponse de tous les jours et de tous les instants à la tendresse et au dévouement de vos parents bien-aimés. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XLIII

LITURGIE DES FUNÉRAILLES : MESSE, ABSOUTE ET CONDUITE AU CIMETIÈRE

Mes frères,

De toutes les messes que renferme le Missel, celle des morts est sans contredit l'une des plus impressionnantes, par la beauté des prières qui la composent et par la mélodie suppliante ou lugubre de ses chants. Les oraisons, l'épître et l'évangile diffèrent selon qu'on la chante le deux novembre, le jour des funérailles, le troisième, septième ou trentième jour qui suit celles-ci, le jour anniversaire du décès, ou bien un jour quelconque de l'année. Les autres parties de la messe sont toujours les mêmes.

I

Son introït est formé de cette supplication si souvent redite au cours de l'office des morts : « *Requiem æternam...* Donnez, Seigneur, à nos défunts le repos et faites luire sur eux l'éternelle lumière. » Suivent les deux premiers versets du psaume *Te decet,* chanté à Laudes : « C'est dans Sion qu'il convient de vous louer, ô Seigneur, et c'est dans Jérusalem que nous vous rendrons nos vœux. Seigneur, exaucez ma prière, toute chair vient vers vous pour être jugée. » Le prêtre, au commencement de cet introït, ne trace pas le signe de la Croix sur lui-même, mais sur le Missel, ou plutôt sur les trépassés vers qui vont toutes les pensées et toutes les prières du prêtre au cours de la messe.

La collecte est un touchant plaidoyer en faveur du défunt. Ecoutez plutôt : « O Dieu, à qui il appartient de toujours pardonner et d'épargner, nous vous prions humblement pour l'âme de votre serviteur à qui vous avez ordonné en ce jour de quitter cette terre, afin que vous ne la livriez pas aux mains de l'ennemi et que vous ne l'oubliiez pas pour toujours, mais que vous ordonniez qu'elle soit reçue par vos saints anges et conduite dans la patrie du paradis ; ayant espéré et cru en vous, qu'elle n'ait pas à endurer les peines de l'enfer, mais qu'elle possède les joies éternelles. »

L'épître est tirée de la première lettre de S. Paul aux Thessaloniciens. Rien de plus consolant que cette épître ne peut être proposé à ceux qui pleurent un être aimé. S. Paul les conjure de ne pas s'attrister comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; cet être aimé ressuscitera un jour à la voix de l'archange ; nous ressusciterons comme lui et avec lui serons emportés au-devant du Christ en qui nous serons réunis pour toujours. L'épître du deux novembre est pleine des mêmes promesses de résurrection et d'immortalité ; celle de la messe anniversaire, par l'exemple de Judas Macchabée faisant offrir des sacrifices pour ses soldats, nous rappelle que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts ; celle de la messe quotidienne, enfin, tirée de l'Apocalypse, chante le bonheur des morts qui se reposent au ciel et y reçoivent le prix de leurs travaux.

Le Graduel et le Trait demandent pour tous les fidèles défunts la délivrance de leurs péchés, un jugement favorable et le bonheur éternel.

Puis vient la prose *Dies iræ,* qui peint si bien l'effroi de l'âme paraissant devant le Souverain Juge et exprime si justement les sentiments qu'elle aura à ce moment et qu'il est bon d'exciter dès maintenant dans nos cœurs, car les scènes terribles que décrit cette prose, nous en serons nous-mêmes les témoins épouvantés. C'est d'abord la fin du monde, « jour de colère où l'univers sera réduit en cendres, » puis, la résurrection générale et les grandes assises du Jugement dernier. « Le livre tenu à jour sera apporté, livre qui contiendra tout ce sur quoi le monde sera jugé. Quand donc le Juge sera assis, tout ce qui est caché sera connu et rien ne demeurera impuni. Que dirai-je alors, malheureux ? Quel protecteur invoquerai-je quand à peine le juste sera rassuré ? »

Nous ne pourrons plus alors fléchir le Souverain Juge, mais nous le pouvons encore pour nos défunts et pour nous-mêmes, et c'est dans ce but

que l'auteur de cette prose nous met sur les lèvres ces supplications si touchantes : « Souvenez-vous, ô doux Jésus, que je suis la cause de votre venue sur la terre ; ne me perdez pas en ce jour, vous vous êtes fatigué à me chercher, vous m'avez racheté par le supplice de la Croix : que tant de souffrances ne soient pas perdues... Vous qui avez absous Marie-Madeleine, vous qui avez exaucé le bon larron, donnez-moi aussi de l'espoir ! »

Les différents évangiles de la messe des morts, tous tirés de l'évangile de S. Jean, sont pleins de la pensée de la résurrection. Dans celui des funérailles, Notre-Seigneur nous dit comme à Marthe que celui qui croit en lui vivra éternellement et qu'il le ressuscitera au dernier jour. Dans celui du deux novembre : « L'heure vient où ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection et la vie. » Dans celui de la messe d'anniversaire : « La volonté de mon Père est que celui qui voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Dans celui de la messe quotidienne enfin : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Comme l'Eglise a pris soin d'insérer dans cette messe des morts tout ce qui peut adoucir nos deuils et nous consoler !

II

L'offertoire demande à Dieu, en échange des oblations et des prières qu'on lui présente, de vouloir bien délivrer de Satan et de l'enfer tous les défunts et spécialement celui dont on fait mémoire. Daigne S. Michel l'introduire dans le lieu de la lumière promis à Abraham et à sa postérité. Pendant le chant de cette prière ou de toute autre semblable, les parents et l'assistance vont baiser le crucifix que leur présente le célébrant en disant chaque fois : « *Requiescat in pace.* » Ils font en même temps une offrande qui ajoute au mérite de la prière celui de l'aumône pour le soulagement du défunt.

La secrète que récite le prêtre exprime la même demande que l'offertoire dont nous venons de parler. Vient ensuite la préface. Spéciale à la messe des morts, elle est pleine de réconfort non seulement pour ceux qui pleurent un défunt, mais pour chacun de nous qui devons mourir un jour. Elle nous invite en effet à rendre grâces à Notre-Seigneur, « en qui l'espoir de la bienheureuse résurrection nous apparaît avec éclat, de telle sorte que ceux que la certitude de la mort attriste, sont consolés par la promesse de la future immortalité. Car, pour vos fidèles, Seigneur, la vie change, mais n'est pas finie, et après la destruction de cette demeure terrestre, une demeure éternelle leur est préparée dans les cieux. »

Si on fait entendre quelque chant après la consécration, il doit s'adresser à Notre-Seigneur présent sur l'autel. Il n'en manque pas. Qui ne connaît le beau motet : *O salutaris hostia sacra... parce defunctis*, qui s'adresse de façon si suppliante au Dieu de l'Eucharistie et implore sa pitié pour les défunts ? On peut également chanter la dernière strophe du *Dies iræ :* « *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem.* »

A l'*Agnus Dei*, on ne dit pas : « *Miserere nobis,* » mais : « *Dona eis requiem.* » Ce n'est point pour eux-mêmes, en effet, que prient le prêtre et les assistants, mais pour les défunts et c'est pour cette raison qu'en récitant cette prière ils ne se frappent pas la poitrine.

L'Eglise ne se lasse pas d'implorer pour les pauvres défunts la lumière et le repos éternel ; elle le fait dans la communion, la postcommunion et le *Requiescat in pace,* qui remplace l'*Ite missa est.* Il n'y a pas de bénédiction finale.

La messe achevée, le célébrant quitte la chasuble et le manipule et prend la chape noire pour procéder à l'absoute, ainsi nommée du premier mot *Absolve* de l'oraison par laquelle on la termine la plupart du temps. Tandis que le sous-diacre ou, à son défaut, un enfant de chœur se tient avec la croix à la tête du cercueil, le prêtre se place à ses pieds en face de la croix et d'une voix grave récite cette prière : « N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur, parce qu'aucun homme ne sera justifié devant vous si par vous la rémission de tous ses péchés ne lui est accordée. Nous vous en supplions donc, que votre condamnation ne frappe pas celui qu'une sincère prière de la foi chrétienne vous recommande, que par votre grâce il mérite d'échapper à la condamnation, lui qui pendant sa vie a été marqué du sceau de la Sainte Trinité. » Puis, il entonne le *Libera.* Ce répons, attribué à Maurice de Sully, qui était évêque de Paris au XIIe siècle, est, comme le *Dies iræ,* une sorte d'évocation anticipée du Jugement dernier.

Ce répons terminé, le prêtre entonne le *Kyrie eleison,* puis le *Pater noster ;* tandis qu'il continue ce dernier à voix basse, il asperge d'abord, puis encense le cercueil qui est devant lui. Le corps qui y repose, sanctifié par les sacrements, ressuscitera un jour; l'Eglise l'honore comme une relique sainte en attendant que Dieu le glorifie à son tour.

Aux funérailles du Souverain Pontife, d'un évêque ou d'un chef d'Etat catholique, on fait cinq absoutes, présidées par les cinq ecclésiastiques présents les plus élevés en dignité. On chante pendant chacune d'elles les divers répons qui suivent les leçons de l'office des morts.

L'encensement terminé, le célébrant achève à haute voix le *Pater noster*, puis chante une oraison.

III

L'absoute est terminée ; le moment est venu de quitter l'église pour se rendre au cimetière, moment non moins déchirant pour les parents que celui où le défunt a quitté la maison familiale. L'église, où il a reçu tant de grâces, n'était-elle pas un peu aussi sa maison, et de s'y presser autour de son cercueil, c'était pour ses parents en-

core un peu le posséder. Cette fois, c'est fini, il faut se rendre au cimetière, où la tombe va le recevoir et le dérober pour toujours aux regards; aussi les pleurs et les sanglots redoublent. Mère toujours compatissante, l'Eglise s'empresse de les consoler. Tandis qu'elle conduit au cimetière le pauvre corps du défunt, elle montre à ses parents les anges et tous les bienheureux emportant son âme en paradis : « *In paradisum deducant te angeli...* » C'est là, bien plus qu'au cimetière, qu'il sera désormais et qu'ils devront le chercher.

Si la distance qui sépare le cimetière de l'église l'exige, on chante le *Miserere,* comme on l'a fait de la maison mortuaire à l'église. Arrivé au cimetière, le prêtre bénit la fosse. C'est une précaution qui s'impose aujourd'hui où tant de cimetières n'ont pu recevoir la bénédiction prévue. Ecoutez la belle prière que dit le prêtre en donnant cette bénédiction : « Dieu, par la miséricorde de qui les âmes des fidèles reposent, daignez bénir ce tombeau et envoyez-y votre ange pour le garder. Délivrez de tous les liens de leurs péchés les âmes de tous ceux et celles dont les corps sont ensevelis ici, afin qu'avec vos saints ils se réjouissent éternellement. »

Tandis qu'on descend le corps dans la tombe ainsi bénite, le célébrant entonne l'antienne *Ego sum* suivie du *Benedictus.* Dans ce cantique, Zacharie salue la venue du Messie qui doit venir illuminer ceux qui demeurent dans les ténèbres et les ombres de la mort. Ce Messie est venu, il s'est proclamé la résurrection et la vie et c'est avec une douce confiance que l'Eglise redit ses paroles sur le bord de la tombe où descend un de ses enfants. Après le *Kyrie eleison,* puis le *Pater noster*, durant lequel il asperge une dernière fois le défunt, ce que tous les assistants continuent de faire pieusement à tour de rôle, après avoir jeté sur le cercueil la première pelletée de terre, si c'est l'usage du lieu, le célébrant dit une dernière oraison où il demande à Dieu d'unir là-haut aux chœurs des anges celui qu'ici-bas la foi a uni à la foule des fidèles. Un dernier *Requiescat in pace* et la cérémonie des funérailles est terminée. Toutefois, le célébrant ne veut pas quitter le cimetière sans avoir un souvenir pour tous les défunts qui y reposent : « Que l'âme de ce défunt, dit-il, et que les âmes de tous les fidèles trépassés reposent en paix par la miséricorde de Dieu. »

En revenant du cimetière à l'église, il psalmodie le *De profundis,* pour nous apprendre que même après leurs funérailles il faut continuer de prier pour les morts. Imitons l'exemple qu'il nous donne, n'oublions pas nos morts dès qu'est tombée sur leur cercueil la dernière pelletée de terre, continuons de prier pour eux, spécialement en faisant célébrer pour eux, durant l'année qui suit leur décès, les services d'usage.

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT

DIEU ET LA TERRE

Mes frères,

Nous avons, nous chrétiens, une raison toute spéciale d'aimer la terre et la campagne : c'est que le bon Dieu les aime beaucoup.

Cette affirmation vous paraît-elle trop osée? Je vous invite à parcourir la Sainte Ecriture, à interroger l'histoire, à contempler la nature. Et vous direz que j'ai raison.

Il me plaît d'insister sur ce fait, en cette solennité de S. Vincent qui est, au vrai, pour vous, la « fête de la terre ».

I

Parcourez, vous disais-je, la Sainte Ecriture. Vous y verrez, par exemple, qu'au début des âges le Créateur plaça l'homme dans le paradis terrestre, dans le « jardin de l'Eden », pour qu'il *le cultivât et le gardât.* Dieu le fit donc cultivateur. Il ne trouva rien de mieux pour le roi de la création, son chef-d'œuvre, qu'il venait de façonner à son image et à sa ressemblance! Adam, de par sa volonté, fut, avant tout, *un paysan...* Le Maître du monde ne lui a pas bâti des usines ni ouvert des ateliers : il lui a donné la terre.

Il lui faisait ainsi un riche cadeau, car, alors, rien ne manquait à l'homme, qui dominait sur tous les êtres visibles. Il devait cultiver ; mais, selon les desseins de la Providence, l'agriculture, dans toutes ses branches, ne comportait que charme et plaisir. Ce ne fut que plus tard, à la suite et à cause du péché originel, que Dieu, pour la punir, dit à l'humanité, coupable de s'être dressée contre lui, d'avoir eu l'audacieuse et outrageante prétention de devenir semblable à lui : « Le sol sera maudit à cause de toi. C'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie; il te produira des épines et des chardons... Tu mangeras du pain à la sueur de ton front. » (Gen., III, 17-19).

Mais vous constatez que si, en punition, l'homme est chassé du paradis, si, désormais, pour lui, « la terre est bien basse », malgré tout, il reste ce qu'il était hier; Dieu le maintient dans sa dignité primitive : il est toujours un *paysan,* un *cultivateur...*

Et puis, tournez les pages de la Bible; arrivez à l'Evangile : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Parmi nous, oui ; mais quel pays choisit-il? Bethléem, et Bethléem signifie *la maison du pain.* Et dans cette bourgade, quel endroit? Une étable, où les paysans enferment leurs troupeaux...

Plus tard, rentré de son exil d'Egypte, il se retire, jusqu'à trente ans, dans un modeste atelier de campagne, où son père nourricier et bientôt lui-même fabriquent des jougs et des charrues et

où viennent se fournir les paysans de Nazareth et des environs, au milieu desquels il veut passer la majeure partie de ses jours terrestres.

Ecoutez-le pendant sa vie publique. La plupart du temps, il s'exprime en paraboles, afin de se faire mieux comprendre de la foule qui le suit. A quoi, le plus souvent, en emprunte-t-il le thème? Aux champs et aux vignes qu'il côtoie ou qu'il traverse, avec ses disciples. Il se compare lui-même au berger qui veille sur ses brebis, au vigneron qui, par exemple, recrute à chaque heure du jour des ouvriers pour sa vigne, voire au cep à quoi doivent être entés, pour vivre, tous les sarments...

Voyez-le agir. Le premier acte qui attire sur lui l'attention et qu'il accomplit à la demande de la Sainte Vierge, consiste à faire un vin miraculeux... Et au soir de son existence terrestre, quelques heures avant de mourir, il opère le plus grand de tous ses prodiges : la Sainte Eucharistie, et qu'emploie-t-il pour cela? Vos produits, m. f. : le pain et le vin...

Comme le bon Dieu aime ceux que vous êtes !

II

L'Eglise, qui le continue ici-bas, ne pouvait faire autrement que lui. C'est ici que je vous invite à interroger l'histoire, vraie et impartiale. Vous y apprendrez tout ce que l'Eglise a entrepris, au cours des âges, pour les paysans.

Elle est venue, elle s'est mêlée à eux pour les tirer du paganisme et de la barbarie; elle leur a conféré le baptême et les a faits enfants de Dieu...

Elle a, par la main de ses moines, défriché le sol, assaini les marais, percé des routes, jeté des ponts, planté des crus fameux, renommés jusqu'à nos jours... Et les paysans, reconnaissants, sont venus s'établir autour des monastères...

Elle a protégé, tant qu'elle fut la maîtresse, les terres, les maisons des paysans et leur personne contre les seigneurs qui, souvent en guerre, ne les respectaient pas toujours...

Elle a pris soin des paysans malades et a bâti pour eux, à ses frais, des hôpitaux et des léproseries...

Elle a, toute seule, — toute seule — pendant des siècles, instruit les paysans, dans les écoles qu'elle entretenait de ses deniers, à l'ombre des monastères ou des églises...

Elle a, surtout, dirigé vers le ciel les regards des habitants de la campagne; elle leur a envoyé des prêtres qui vécurent au milieu d'eux ; elle leur a édifié des églises, parfois splendides, pour qu'ils y trouvent le Dieu de force, de consolation et d'amour...

Combien cette Eglise, qu'on a tant calomniée devant vous, continuant l'œuvre de Dieu, vous aime !...

III

J'ai ajouté : « Contemplez la nature. »

Est-elle assez belle, la nature qui vous entoure ! Pour votre joie, Dieu a étendu ses tapis verdoyants où poussent tant de végétaux aux essences variées, où éclosent tant de fleurs aux couleurs ravissantes. Il a planté ses forêts et dressé ses montagnes. Il entretient pour nous cet air bienfaisant qui vivifie vos poumons...

Remarquez encore : Dieu ne *travaille* guère à la ville; mais, à la campagne, son labeur ne cesse pas. Il ne s'est pas contenté de vous donner la terre : il la féconde. Il vous a dit : « Cultivez ! » Le reste, il s'en charge. Et vous savez bien que c'est ce reste, surtout, qui importe. Vous savez bien que, s'il dépend de vous de défricher, de défoncer, de piocher, de labourer, de planter, de tailler, de sulfater..., il dépend du Maître souverain de faire tomber la pluie et luire le soleil, d'écarter les intempéries et les insectes, d'accrocher le raisin aux sarments, de le conserver et de l'amener à maturité...

Vous pouvez cultiver tant que vous voudrez : vous ne vendangerez que si Dieu veut.

De sorte que, m. f., plus qu'aucun autre travailleur (c'est votre honneur, ce doit être votre fierté), vous avez Dieu pour *compagnon,* — un compagnon nécessaire.

* *

S'il vous est à ce point indispensable, si vous êtes, à ce point, soumis à son bon plaisir, il serait imprudent de le « froisser » et de l'éloigner de vous...

Vous ne pouvez pas vous passer de lui; mais il peut se passer de vous... Songez à ce que vous deviendriez s'il vous abandonnait tout à fait !...

Pour qu'il ne vous abandonne pas, ne l'abandonnez point vous-mêmes. Aimez-le comme il vous aime. Prouvez-le lui comme il vous le prouve.

Aimez-le de tout votre cœur ! Servez-le de toutes vos forces ! Restez-lui ou redevenez-lui fidèles, sans défaillance ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. FRANÇOIS DE SALES ET DE L'ŒUVRE

LE PRÉDICATEUR ET L'INTERCESSEUR

Hic est fratrum amator, qui multum orat pro populo, propheta Dei.

Voici un prophète de Dieu, qui aime vraiment ses frères, et prie beaucoup pour tout le peuple. (II Mac., xv, 14).

Mes frères,

Le Prophète, dit S. Thomas, occupe dans le monde divin une place singulière : il est entre les hommes et Dieu l'intermédiaire providentiel; il porte à la terre la vérité de Dieu, au ciel les prières des hommes. Pour cela nécessairement il est uni à l'un et à l'autre; à Dieu par la vérité qu'il contemple pour la prêcher; aux hommes par la charité qui le pousse à prier pour eux. S'il est vrai que la religion est la mystérieuse échelle de Jacob

qui relie le ciel et la terre, à côté des anges invisibles les prophètes passent leur vie à la monter, à la descendre pour remplir leur office divin.

Aussi voyez de quelle lumière brillent au firmament de l'Histoire Sainte les noms des anciens Prophètes! Quels magnifiques prédicateurs de la révélation divine! Quels intercesseurs inlassables en faveur de leur nation! Le Prophète incarnait alors toute la vérité du ciel, toute la charité de la terre. Sa voix immense remplissait l'abîme de la religion : l'homme entendait Dieu, Dieu entendait l'homme ; car dans le cœur infini du Prophète les échos de la foi divine se mêlaient aux échos de la prière humaine. Le Prophète devenait le centre de la création tout entière, si lumineux, si bienfaisant qu'on n'attendait pas du Messie lui-même qu'il fût autre chose que le Prophète!

Or, ne pensez pas, m. f., que dans l'Eglise de Jésus-Christ la race des prophètes soit éteinte. Au contraire, S. Paul les nomme expressément comme des membres indispensables à l'édification du corps mystique de Jésus-Christ : Il y a, dit-il, des apôtres, puis des prophètes, des Pasteurs et des Docteurs, des thaumaturges et des saints.

Dans la charpente de l'Eglise quelle place occupe S. François de Sales ? Pour le savoir j'ai fait comme les princes des prêtres qui s'inquiétaient de Jean-Baptiste. Ils envoyaient des messagers pour l'interroger tout simplement : « Qui êtes-vous en vérité ? Nous rapporterons la réponse à ceux qui nous ont envoyés. » J'ai donc interrogé la vie et les œuvres de votre Saint Patron : « Qui êtes-vous en vérité ? » Tout simplement je vous rapporte la réponse. Dans la solitude de la méditation, j'ai vu un grand prophète, l'un des plus admirables prédicateurs de Dieu, et l'un des plus aimables intercesseurs des hommes.

Votre patron, m. b. c. f., c'est un grand prophète de Dieu : « *Hic est fratrum amator qui multum orat pro populo, propheta Dei,* » que je veux célébrer aujourd'hui avec vous qui le regardez justement comme l'une des gloires les plus pures de l'Eglise et même de la France, et qui vous intéressez si pieusement à l'œuvre d'apostolat dont il est l'auguste Patron.

I. — *L'admirable Prédicateur de Dieu*

Prédicateur, il le fut pour ainsi dire dès son enfance. « Je ne suis, disait-il à un jeune archevêque, qu'un chétif et malotru prédicateur ; mais je sais que la prédication c'est la publication de la volonté de Dieu faite aux hommes par celui qui leur est légitimement envoyé, afin de les instruire et émouvoir à servir sa divine Majesté en ce monde pour être sauvé dans l'autre ! »

A qui de nous ferez-vous croire, ô grand Saint, que vous ayez mal pratiqué ce que vous enseigniez si bien ? Mais le temps est passé pour vous de l'humilité nécessaire ; et la vérité magnifique, dont vous vous glorifiez au ciel, c'est d'avoir été sans conteste l'un des plus admirables prédicateurs de l'Evangile : ayant eu dès votre bas âge le souci de connaître la vérité divine, ayant reçu à votre tour la mission de la révéler, l'ayant enfin prêchée aux hommes avec un éclat et un succès dont l'écho se prolonge encore !...

Ne dirait-on pas, m. f., à entendre certains beaux parleurs, que Dieu leur devrait une révélation immédiate, comme autrefois à ses prophètes? — « Ah! vraiment j'envie votre foi ; je voudrais croire comme vous ! » — Mais cette foi est un don de Dieu ; l'avez-vous demandée tous les jours comme S. François de Sales ? Cette foi est une vertu ; l'avez-vous cultivée comme S. François de Sales par de patientes études et de ferventes méditations ?

La vérité, c'est un germe, que le baptême dépose en nous, et que la main d'une pieuse mère comme celle de S. François de Sales devrait bientôt éveiller au cœur de son petit enfant.

La vérité divine, mais c'est le meilleur pain dont l'intelligence d'un jeune homme, toujours avide de savoir, devrait se sentir affamée ! La vérité divine, c'est dans un cœur pur le reflet du Verbe de Dieu !

Si donc vous n'avez pas la foi, et si la vérité du Christ n'habite pas votre intelligence, c'est, j'en suis sûr d'avance, que vous n'avez pas fait comme S. François de Sales : ou bien vous n'avez pas prié, ou vous n'avez pas étudié, ou votre cœur n'est pas pur. Et je ne suis pas étonné, parce que seule la vérité délivre, que le monde soit peuplé d'esclaves ; et parce que la foi nous sauve, que la société agonise dans les affres du doute et les ténèbres de l'erreur !

Heureuse mère, dont l'enfant, quand il dira sa première phrase, balbutiera cet oracle digne d'un prophète : « Dieu et maman m'aiment bien ! » Sous la direction d'une telle mère, c'est merveille de voir l'intelligence de François s'ouvrir à la vérité. A trois ans, il discute, il réfléchit, il interroge ; et quand il a compris, il rassemble au son de sa clochette ses petits compagnons de jeux, et leur prêche déjà ce qu'il sait.

Il était aisé de prédire la vocation de cet enfant. Son père est le seul à ne pas la voir. Elle dérange tellement ses calculs ! Mais, je vous le demande, connaissez-vous beaucoup de pères assez chrétiens pour s'inquiéter des signes d'une vocation divine avant de décider de l'avenir de leurs enfants ? Ne dirait-on pas qu'à leurs yeux le bon Dieu s'en désintéresse, et qu'il abandonne aux parents cette âme qui porte ses traits ! — Que ferez-vous de cet enfant ?... Dieu en fera peut-être un précurseur de son Messie. — Moi, j'en ferai mon successeur ! — Dieu l'a choisi peut-être pour qu'il devienne le prêtre chargé de porter les besoins des âmes jusqu'au ciel ! — Qu'il élève seulement d'un degré sur l'échelle sociale mon nom et ma fortune ! — Et faute d'écouter l'appel réitéré de Dieu ou d'y répondre, on verra de nos jours l'Eglise de France manquer de prêtres, et les âmes se perdre, et les affaires même de ce monde péricliter de plus en plus !

« Tant pis ! devait se dire l'obscur seigneur de Sales. J'ai la chance d'avoir un enfant doué de tous les dons de l'esprit ; il faut que ma maison en tire un lustre tout nouveau : Mon fils sera un sénateur ! Qu'il apprenne toutes les sciences humaines ! » Et l'enfant merveilleux les apprend à Paris. « Qu'il apprenne maintenant le droit ! » Et François l'apprend à Padoue. « Qu'il en acquière tous les diplômes ! » Et François les acquiert tous. C'est alors le moment de se remuer, de mettre en branle les meilleures influences possibles. Un beau jour arrivent au château les lettres patentes du prince nommant le jeune seigneur de Sales sénateur de la Savoie. Et devant son père suffoquant de bonheur, François refuse l'honneur princier ; car « Dieu me veut à son service ! » Comme la résolution était inébranlable, la Savoie dut compter un petit sénateur de moins, pour que l'Eglise s'enorgueillît d'un de ses plus grands prophètes !

Il s'y était d'ailleurs préparé de longue main, étudiant les sciences sacrées en même temps que les profanes, si bien qu'au jour où son Evêque lui donne la mission de prêcher, tout le monde, jusqu'à son père, est saisi d'admiration.

Qu'il prêche avec autorité : sa mission lui en donne le droit. Qu'il instruise : son éducation lui en a fourni les moyens. Qu'il convainque : c'est sans doute l'effet de sa conviction personnelle. Qu'il ébranle tous les cœurs : on ne résiste pas à la vertu. Cependant d'autres avant lui, autant que lui, ont brillé dans la chaire sacrée. Mais il fait mieux que de briller ; il éclaire, lui, et il échauffe, semblable au Prophète dont il est écrit que sa parole était une lampe ardente.

De quel feu sacré, de quel zèle dévorant notre jeune apôtre se sent embrasé ! Entre ses mains la vérité lance des éclairs, comme un glaive qui terrasse l'hérésie jusque dans ses derniers repaires. Mais ce glaive ne blesse jamais, car si la lame a le tranchant de l'esprit le plus affiné, sa pointe est émoussée par une douceur incomparable. Ce n'est pas le sang qu'il tire du cœur par la violence, mais les larmes du repentir par l'onction de sa parole.

Or, pour assurer le triomphe de la vérité révélée, notre Prophète se garde bien de déguiser ou de farder la divine folie de la Croix, et d'en faire une sagesse humaine. Maudit soit le prophète qui cache la vérité ! François de Sales ne la cache pas, il la montre, c'est l'ostensoir de la foi ; mais c'est un ostensoir d'or, où la vérité apparaît si belle qu'on l'admire, si attirante qu'on la suit, si divine enfin qu'on l'adore à deux genoux comme le bon Dieu !

Et pendant trente ans, sans trêve ni repos, l'inlassable prédicateur parcourt les villes et les campagnes, laissant derrière sa parole une immense traînée de lumière qui illumine tout ce qui l'approche, qui échauffe tout ce qui le touche, qui embrase tout ce qu'il pénètre, qui jette enfin toutes les âmes dans les bras de la vérité !

O toute-puissance de la parole, quand elle n'est qu'un écho du Verbe éternel ! Comme lui elle crée un univers. Le prophète parle ; et à sa voix un monde divin surgit dans le néant de l'âme ; le soleil de la foi s'allume au firmament de la pensée, tous les champs de nos facultés se couvrent de fleurs et de fruits d'une dévotion exquise. Le prophète parle ; et à sa voix le brasier divin jette des étincelles de lumière et d'amour : ce sont les paroles du prophète, reflétant le Verbe de Dieu !

Il n'est peut-être pas, m. f., dans toute l'histoire de l'éloquence, non seulement humaine, mais divine, un témoignage plus éclatant de la puissance de la parole que la prédication de S. François de Sales. On dit que dans la Savoie il n'y avait pas cent catholiques au début de son ministère, et qu'à sa mort on n'y comptait pas cent hérétiques. Ce doux conquérant du bon Dieu enchaîna soixante-dix mille âmes au joug suave de Jésus-Christ.

Sans compter, parce que Dieu seul en sait le nombre, toutes les âmes que ses livres ont orientées vers le ciel. Car, à la manière des anciens Prophètes, s'il parlait puissamment, il écrivit comme eux ces livres vraiment inspirés qui s'appellent l'*Introduction à la vie dévote,* les *Entretiens spirituels,* le *Traité de l'Amour de Dieu.*

« N'allez pas entendre l'Evêque de Genève, » disait-on jadis aux hérétiques endurcis. Ne le lisez pas, vous non plus, si la dévotion vous fait peur. Ou plutôt, m. b. c. f., lisez et relisez-le. Si la dévotion vous fait peur, c'est que vous n'avez jamais vu son visage. Contemplez-le dans le miroir des œuvres de S. François de Sales.

Et comme vous voudrez aussitôt en reproduire les traits divins dans votre vie, vous en demanderez et vous en obtiendrez la grâce par l'intermédiaire de celui qui, non content d'être sur terre l'illustre prédicateur de Dieu, se montra le plus aimable intercesseur des hommes !

II. — *L'aimable intercesseur des hommes*

C'est pour nous, prédicateurs, un sujet de grande confusion, de voir que notre parole soit d'ordinaire si peu féconde. Nous avons pourtant, comme S. François de Sales, étudié longtemps l'Evangile, et si notre chandelier est moins élevé que le sien, c'est le même flambeau que nos mains consacrées montrent aux regards de tous les hommes. Pourquoi donc sont-ils moins empressés à profiter de sa lumière ? Pourquoi notre parole ne les sauve-t-elle pas ? Résisteraient-ils à sa vertu ; ou ne serions-nous plus capables de les gagner à Jésus-Christ ?

La vérité, m. b. c. f., c'est que nous ne sommes le plus souvent que des moitiés de prophète ! Quand sur les ailes de la contemplation l'intelligence du prophète s'est élevée jusqu'au trône de la vérité éternelle, qu'elle en est toute illuminée, c'est bien qu'elle redescende sur terre, et qu'elle en répande les rayons par une parole de feu. Mais ce n'est là que la moitié de l'office divin du prophète. Après avoir, par sa parole, proposé le salut

aux hommes, il lui reste à l'obtenir de Dieu par une prière toute-puissante. Or, nous savons parler peut-être ; mais nous ne savons pas prier comme S. François de Sales, votre illustre Patron. Ah ! le voilà, le vrai prophète, qui sous la poussée d'un amour tout divin priait beaucoup et prie toujours pour le salut de son peuple : *Hic est fratrum amator, qui multum orat pro populo.*

C'est un dogme de notre foi, que chacun de nos pas sur la route du ciel est un don gratuit du bon Dieu ; que la grâce nous en est offerte, mais qu'il nous faut la demander ; que donc notre âme, m. b. c. f., ne monte au ciel qu'en priant. La raison en est admirable ; et comme elle explique en définitive l'apostolat de notre saint, accordez-moi la joie de vous la dire en peu de mots.

Le premier pas d'un être vers sa fin, c'est proprement le désir. Pour marcher vers un but, il ne suffit pas, en effet, de savoir qu'il existe, pas même de le regarder. Il faut qu'il séduise, il faut qu'il attire ; qu'il se fasse, en un mot, désirer. L'ascension d'une âme vers le ciel ne commence qu'avec le désir ; elle est donc provoquée seulement par une divine espérance. La foi n'a pas cette vertu. Elle nous montre de loin le ciel comme le terme de notre route ; mais elle ne met pas notre âme en mouvement pour l'atteindre. Il faut que par l'espérance nous en ayons le vif désir. Sans doute le désir est né de la pensée et l'espérance de la foi ; la foi nous a donné le germe, que l'espérance fait pousser, et sa première poussée de sève s'appelle de son nom le désir. En nous faisant désirer Dieu, c'est donc proprement l'espérance qui détermine notre ascension. Mais comment la réalise-t-elle ? En nous faisant par la prière rechercher le secours de Dieu. Le désir est son premier acte, celui qui regarde le but ; la prière est son deuxième acte, celui qui assure les moyens. Sans prière, l'espérance est vaine et le désir inefficace. Encore faut-il que la prière soit vraiment un acte d'espérance, qui sorte de la foi, qui aille jusqu'à Dieu, et dure autant que le trajet, c'est-à-dire autant que la vie.

De ces principes indubitables la conclusion est nécessaire. Si le Prophète est un sauveur, ce n'est pas assez que sa foi lumineuse fasse resplendir la vérité. Il doit être une âme d'espérance, animée d'un ardent désir et capable par sa prière d'élever les âmes jusqu'au ciel. Encore faudra-t-il que ces âmes s'abandonnent entre ses mains. Elles le feront, soyez-en sûr, comme un enfant se laisse volontiers porter par sa mère, si elles sentent dans le cœur de leur prophète vénéré un aussi tendre et doux amour.

A ce portait, mes frères, votre piété a reconnu le plus aimable de tous les saints et votre Patron bien-aimé. La douceur était sur ses lèvres, parce que l'amour emplissait son cœur !

Un discours ne suffirait pas à célébrer sa charité si affectueuse pour les siens, si délicate pour ses amis, si bienveillante même pour ses ennemis. Une charité que rien n'altère, rien ne lasse, rien ne diminue. Une charité qu'on voit toujours briller dans son regard, qu'on recueille dans toutes ses paroles, qu'on sent dans tous ses gestes, qu'on suit à la trace de ses pas. Il semblait la charité faite homme, tellement il en est le modèle accompli !

Mais cet amour de ses frères, parce qu'il l'avait puisé au cœur même de Dieu, cherchait à remonter à sa source divine par un désir incessant de porter les âmes à Dieu. Oh ! le tourment de l'apôtre qui voudrait sauver tout un monde, et dont les forces humaines trahissent le rêve divin ! On raconte qu'un jour, dit la Bulle de canonisation, du haut du fort des Allinges, portant ses regards sur la campagne environnante, dévastée par l'hérésie, François de Sales fut si vivement touché de la perte de tant d'âmes, que poussant un profond soupir : « Non, non, s'écria-t-il, je ne puis m'empêcher de courir à leur secours ! »

Sous la poussée de son désir d'apôtre, il y courut jusqu'à la mort, leur prodiguant avec le secours de son admirable parole le secours bien meilleur encore de ses charitables prières. Cet homme de Dieu priait toujours ; non pour lui, — il n'en prenait pas le loisir, — mais pour les âmes qu'il chérissait divinement.

Et comme, sans doute, m. b. c. f., il chérissait aussi les nôtres, dans son désir de nous sauver il nous a laissé en mourant le secours de ses pieux ouvrages, les plus aimables qui soient au monde ; tandis que du haut du ciel il prie encore mieux pour nous.

Car vous pensez bien que les Saints ne nous oublient pas dans la gloire. Comme Jésus ils passent leur ciel à intercéder puissamment en faveur de leurs bien-aimés. Et quelles âmes, ô S. François de Sales, aimeriez-vous mieux que celles-ci, qui vous regardent et qui vous aiment comme le Père de leur vie chrétienne !

Et puisque le ciel est partout où le bon Dieu se trouve, mon cœur me dit qu'il doit vous plaire d'être à cette heure parmi nous. Vous êtes là, j'en suis sûr, abaissant vos yeux pleins de gloire sur nos yeux pleins de larmes ou d'inquiétudes, et unissant dans votre cœur les vœux de notre église en fête aux hommages des saints dans le ciel !

Dites donc vous-même à chacune de ces âmes, ô grand prédicateur de Dieu, ce que je n'ai pas su leur dire : Que rien au monde n'est plus beau, ni meilleur, ni plus divin que de connaître la vérité et de la répandre par sa parole et par sa vie ; et que tout chrétien devrait être le missionnaire du bon Dieu !

Dites-leur, ô grand Saint, que pour sauver une âme il faut l'aimer infiniment ; et que chacun de nous pourrait sauver l'âme de son frère si nous savions mieux nous aimer : d'un amour assez tendre et fort, assez sincère et délicat, assez vrai et divin, pour que jamais l'indifférence, l'ingratitude ni l'injure ne puissent, je ne dis pas en tarir la source, mais en arrêter même l'effusion !

Dites-leur, dites surtout à ces âmes qui vous

sont chères, que le secret du Paradis se trouve dans une prière ardente et continue. Si, en vous quittant tout à l'heure, elles emportent de vous ce secret et le gardent toute leur vie, elles rendront à la vérité et à votre vertu le plus bel hommage que vous souhaitez de nos âmes : celui d'imiter votre exemple, et d'être Saints comme vous !

* *

Maintenant, mes frères, vous comprenez pourquoi l'Œuvre de St-François de Sales exige de tous ses membres, en plus d'une petite aumône pour aider la défense et la diffusion de la vérité, une prière quotidienne qui en assure l'efficacité.

A ce compte-là, m. b. c. f., est-il un seul chrétien, un vrai, qui ne désire être membre d'une Œuvre pareille ?

N'est-ce pas tous les jours qu'un chrétien prie pour le même but : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » car n'est-ce pas là, au plus haut point, une prière apostolique ?

Refuserez-vous votre obole ? Alors cessez une prière qui ne sort plus de votre cœur ! Vous désirez cordialement que le règne de Dieu s'étende et s'affermisse par tous les moyens ? L'Œuvre de St-François de Sales les utilise tous, ces moyens, depuis les écoles et les patronages jusqu'aux missions retentissantes ; depuis l'image et la médaille jusqu'au journal et au bon livre, au spectacle d'art et au cinéma, car c'est aujourd'hui par ces canaux divers que la vérité nous parvient et commence en nous le salut.

Hélas ! trop souvent la plupart de ces moyens manquent. Pourquoi, m. f. ? Parce qu'ils coûtent trop cher ! Alors, faute d'argent, des âmes seront perdues. Evidemment. Or, quand je pense à cette parole de nos Saints Livres : « Dieu confie à chacun le salut de son frère, » n'ai-je pas le droit et le devoir de poser à chacun de vous la question qui me brûle les lèvres : « Toi, mon frère, qui m'écoutes avec tant d'amitié, toi qui au fond du cœur désires ardemment le salut du prochain, qu'as-tu dépensé pour cela ? Le salut d'une âme coûte cher, en plus du sang de Jésus-Christ ; qu'est-ce qu'il te coûte à toi, à toi ? »

La réponse, m. b. c. f., on va la chercher dans vos rangs tout à l'heure. Songez que de votre aumône à l'Œuvre de St-François de Sales dépend certainement le salut d'une âme. Dieu va savoir à combien vous l'estimez vraiment. Faites en sorte qu'il vous dise merci !

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

II

ELISABETH

I

Elisabeth avait une proche parente, qui vivait alors à Nazareth, la Sainte Vierge Marie. D'après une tradition recueillie par S. Augustin, leurs mères étaient sœurs. Quand Marie devint orpheline, Zacharie aurait été son tuteur et c'est lui qui lui aurait désigné S. Joseph comme époux. Les deux familles, quoique éloignées par la distance, vivaient donc dans une grande intimité. Elisabeth avait confié à sa cousine sa grande tristesse, et dans ce doux épanchement elle avait trouvé force et consolation. Marie toutefois ignorait l'apparition de l'ange Gabriel à Zacharie, quand le même archange « fut envoyé par Dieu à Nazareth. » On sait combien Marie fut troublée en recevant le message divin, troublée dans son humilité en s'entendant appeler « pleine de grâce, » au point que Gabriel dut la rassurer : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. » Ces paroles, il les avait dites déjà à Zacharie ; mais avec quel autre accent ! Dans l'âme de Zacharie il avait vu une crainte voisine de la terreur et mêlée de défiance ; en Marie il ne voyait qu'une humilité profonde et un amour si ardent qu'il faisait pâlir celui des esprits célestes.

Pour obtenir son *fiat,* il lui avait révélé la grâce accordée à Elisabeth : « Voilà qu'elle a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et c'est maintenant le sixième mois de celle qui était appelée stérile ; car rien n'est impossible à Dieu. »

Alors Marie dit : « Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole ! » Et l'ange disparut. (Luc, I, 38).

La Vierge demeure quelque temps en extase, perdue dans l'action de grâces, dans la contemplation des mystères d'amour infini qui viennent de s'accomplir en elle et qui vont transformer les cœurs, les âmes, les esprits, l'humanité. Dieu les lui révèle avec une sorte de prudence souveraine pour que l'amour ne fasse pas éclater son âme, et elle se repose dans la vision divine à regarder ce que la nature humaine la plus élevée peut comprendre de Dieu. Elle repasse dans son âme toutes les paroles qu'elle a entendues et qui se sont toutes gravées dans sa mémoire en traits de feu. Elle médite, elle adore, elle contemple. Le Fils de Dieu est en elle et il est devenu son Fils. Il est tout à elle et elle est toute à lui. Mystère d'amour, mystère d'union incompréhensible et ineffable ! Comment pourra-t-elle jamais exprimer son amour et sa reconnaissance ? Lui si grand et si bon ! Elle si petite et si infirme ! Lui le Créateur infini ! Elle l'humble créature !

Elle pense alors à Elisabeth. Celle-ci ne sera plus appelée « la stérile », puisqu'elle a conçu un fils dans sa vieillesse. Il est bien vrai que rien n'est impossible à Dieu. Marie, entraînée par sa charité, voudrait être auprès d'elle, demeurer avec elle, s'entretenir avec elle de tous ces mystères de miséricorde et d'indicible bonté dont elles sont l'objet. Il faut qu'elles se voient, qu'elles se parlent, qu'ensemble elles remercient Dieu. Et elle se lève, *exsurgens,* pour se rendre à Aïn-Karim. L'inspiration divine la presse. Elle pourrait sans doute se confier à S. Joseph, mais Dieu ne le lui a pas dit, et elle n'agit que sous l'impulsion de la

grâce. C'est la grâce qui lui ordonne de partir. S. Joseph l'accompagne, c'est pour lui le commencement des mystères qu'il accepte sans les comprendre. Mais il ne veut pas que sa jeune épouse s'en aille seule à travers les pays montagneux de Juda. Ce qui le frappe, c'est la hâte avec laquelle Marie entreprend son voyage : *abiit in montana cum festinatione*.

C'est que la charité ne supporte point les retards. Il y a là, à Aïn Karim, une âme à encourager, à aider, à exhorter, une âme qui a besoin d'elle et qui l'attend, elle se hâte. Ils passent à Jérusalem ; Marie se rend au temple pour y adorer la majesté de Dieu. Peut-être visite-t-elle la maison de ses parents qui lui appartient toujours et qui est pour elle pleine de précieux souvenirs. Puis elle reprend sa marche pressée. S. Joseph est toujours avec elle, mais quand ils arrivent, il la laisse pour vaquer aux soins nécessités par le voyage. D'ailleurs Elisabeth est un peu plus loin, dans la maison de campagne, sur la hauteur ; S. Joseph s'arrête dans la maison de famille.

II

« Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. »

C'est elle qui salue la première. Suivant S. Bonaventure, elle dit : « Je vous salue, ma sœur Elisabeth. » Et elle se jette dans ses bras.

« Elisabeth, dit S. Ambroise, a senti l'arrivée de Marie ; mais, dans son sein, Jean a senti l'arrivée du Seigneur. » C'est ce que nous explique S. Luc dans son langage d'une inspiration si pure : « dès qu'il entendit la salutation de Marie à Elisabeth, l'enfant tressaillit dans le sein de sa mère, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit Saint. Elevant la voix, elle s'écria :

« Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni ! Et d'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car votre voix, lorsque vous m'avez saluée, n'a pas plutôt frappé mon oreille que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Heureuse êtes-vous, vous qui avez cru à l'accomplissement des paroles qui vous ont été dites de la part du Seigneur ! » (Luc, I, 42-46).

Dans cette heureuse rencontre, le Verbe de Dieu parle à son Précurseur le langage des âmes. Jean est, par un privilège particulier, doué de raison ; il comprend, il entend, il est sanctifié par la présence de son Maître. Il exprime sa joie par ce tressaillement qui transporte Elisabeth, et celle-ci est remplie de l'Esprit-Saint.

Alors elle parle à son tour, à haute voix, *voce magna,* pour redire les enseignements qu'elle a reçus du Saint-Esprit. Elle a appris en effet que Marie est la mère de Dieu, et elle proclame la première ces deux dogmes qui sont la grande consolation de l'humanité : l'Incarnation du Verbe et la maternité de la Vierge Marie.

Comment savait-elle que cette pure Vierge était devenue mère de Dieu, sinon par l'Esprit-Saint qui remplissait son âme ? D'autre part, quelle humilité dans ces paroles ! Bien qu'elle soit plus âgée que Marie, elle s'efface devant elle, elle se considère sincèrement comme son inférieure, et elle semble s'humilier d'avoir été saluée d'abord par la Sainte Vierge. C'est ainsi qu'un jour Jésus se présentera à Jean-Baptiste pour lui demander de le baptiser. Le Précurseur s'en défendra vivement, en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi ! » (Matth., III, 14). L'humilité est pour eux une vertu de famille.

Elle redit, elle chante à haute voix les gloires de Marie, elle jouit de les proclamer, heureuse d'insister en même temps sur sa propre indignité : « Vous êtes bénie parmi les femmes. » Aucune femme ne peut vous être comparée, ne doit être honorée, exaltée comme vous, parce que vous êtes la Mère de Dieu ! Mais elle n'a garde d'oublier le Verbe incarné dans le sein de Marie ; c'est pourquoi elle ajoute : « Et le fruit de vos entrailles est béni. » Elle est ainsi la première à célébrer la Mère et le Fils, à redire leurs louanges par ces paroles de son cœur qui respirent l'adoration pour l'un, le respect profond pour l'autre, avec l'admiration, l'humilité, l'action de grâces qui pénètrent son âme. Elle est la première à prononcer ces mots vénérables qui n'ont cessé, depuis, de passer sur les lèvres de tous les fidèles. Ils les répètent avec un amour toujours croissant ; ils y découvrent sans cesse des sens nouveaux, des trésors de vérités, sans parvenir à épuiser jamais la science d'un mystère infini et l'amour toujours plus doux et plus puissant qui les embrase quand ils redisent : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. »

Et non seulement elle adore l'Enfant divin et vénère la très pure et très pieuse Mère ; mais elle célèbre de plus la foi de Marie : « Heureuse êtes-vous d'avoir cru ! » Elle devine, elle comprend les hésitations et le trouble qu'a dû éprouver la Vierge en entendant les paroles annonciatrices du mystère. Quelle dut être sa confiance en Dieu, l'abandon d'elle-même pour croire, pour accepter un si prodigieux événement !

Et pendant qu'Elisabeth parle ainsi, dans l'extase de l'humilité et du bonheur, son fils tressaille de joie dans son sein. C'est qu'aussi bien le Fils de Marie se révèle au fils d'Elisabeth ; il l'a sanctifié d'abord, et lui a ouvert l'âme, qui devient capable de percevoir les hauts desseins de Dieu et de connaître la mission à laquelle il est destiné. De là sa joie, joie d'obéir, joie d'aimer, joie de souffrir.

Alors Marie parle à son tour : « Mon âme glorifie le Seigneur ! » C'est une prière d'action de grâces, c'est un chant où l'on retrouve les pensées d'Elisabeth : « Mon esprit a tressailli de joie en Dieu, mon Sauveur. » Elle a éprouvé aussi les divins tressaillements, les allégresses de Jean-Baptiste. Elisabeth lui a dit : « Vous êtes bénie parmi

les femmes. » Elle lui fait écho en répondant : « Le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante, car désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. En effet le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

Et dans un langage prophétique elle nous dévoile la sainteté du nom de Dieu, sa miséricorde, sa force, l'humiliation des orgueilleux, l'exaltation des humbles et Jéhovah trouvé fidèle en toutes les promesses qu'il a faites à Abraham et à Israël son serviteur.

Marie « demeura environ trois mois » auprès de sa cousine, pour s'entretenir avec elle, l'assister, la réjouir de sa douce présence. « La charité n'est pas passagère, » dit Bossuet. La Sainte Vierge était-elle encore à Aïn-Karim quand le Précurseur vint au monde ? Dans ses *Méditations sur la vie du Christ*, S. Bonaventure l'affirme et dit qu'elle voulut elle-même envelopper l'enfant des langes qu'elle avait préparés. « Il fixait sur elle ses regards, comme s'il eût compris qui elle était. Quand elle voulait le présenter à sa mère, il inclinait sa tête vers la Vierge bénie et semblait ne trouver de bonheur qu'auprès d'elle. Et Marie le caressait avec joie, le pressait dans ses bras et le couvrait de baisers. » Ces détails aimables sont imaginés sans doute par la piété du saint Docteur, mais tout est à croire dans cette vie admirable, où tout est en dehors et au-dessus des pensées humaines.

Marie retourna à Nazareth et nous ne savons plus rien de précis touchant Elisabeth. Une tradition prétend qu'à la nouvelle de la persécution d'Hérode elle s'enfuit. Des satellites retrouvèrent ses traces ; elle les entendit qui s'approchaient et s'écria : « Reçois, ô montagne, la mère et l'enfant ! » Alors un rocher s'ouvrit et la déroba à la fureur des soldats. Ce sont de pieuses légendes, qui n'ont rien d'historique. Il n'en reste pas moins qu'Elisabeth fut la mère du plus grand des enfants des hommes, et qu'elle garde comme un reflet puissant de cette grandeur. Figure modeste, d'une humilité sincère, d'une haute foi, elle ne doute pas, comme Zacharie, et l'on peut lui appliquer ce qu'elle dit à Marie : « Vous êtes vraiment heureuse d'avoir eu la foi. » Elle en fut récompensée dans son fils. Elle ne vécut pas assez longtemps pour l'entendre ébranler la Judée de ses fortes prédications, mais elle sut que Dieu le réservait à une grande mission et elle s'endormit dans une radieuse espérance.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

40e LEÇON

LA PRIÈRE

Q. 340. — *Qu'est-ce que la prière ?*

R. — *La prière est un acte par lequel notre âme s'élève vers Dieu pour lui rendre hommage et lui demander ses grâces.*

La prière est le langage dont nous nous servons pour parler à Dieu. Ce langage exprime tour à tour les différents sentiments de notre cœur.

Si nous disons : « Mon Dieu, je vous adore, je vous aime, » nous exprimons les sentiments d'humilité et d'amour que nous inspirent la majesté et la bonté de Dieu.

Si nous disons : « Mon Dieu, je vous remercie de vos bienfaits, » nous exprimons le sentiment de reconnaissance dû à Dieu pour des grâces spirituelles et temporelles.

Si nous disons : « Mon Dieu, je vous demande votre grâce, » nous exprimons à Dieu nos besoins et notre confiance en lui.

Si nous disons : « Mon Dieu, je vous demande pardon, » nous exprimons le regret de nos fautes et le désir de ne plus pécher.

La prière peut s'exprimer par des paroles ; c'est la prière vocale. Elle peut aussi venir seulement de l'esprit et du cœur sans se traduire en paroles ; c'est alors la prière mentale.

Ces deux sortes de prières sont bonnes. Mais la prière vocale doit toujours être accompagnée des pensées et des sentiments qui répondent aux paroles exprimées. Autrement elle ne serait qu'un bavardage vide de sens et inutile.

La prière mentale est excellente ; mais elle ne suffit pas, car notre corps doit lui aussi prendre part à notre prière ; il le fait en prononçant de vive voix les paroles de la prière vocale.

Q. 341. — *Est-il nécessaire de prier ?*

R. — *Oui, il est nécessaire de prier, et c'est un devoir que Jésus-Christ nous rappelle souvent dans l'Evangile.*

Nous sommes tenus de prier :

1° Parce que Dieu nous l'a commandé. Notre-Seigneur a dit : « Demandez et vous recevrez. — Veillez et priez. — Il faut toujours prier. » De plus, le Saint-Esprit s'exprimant par la plume de S. Paul nous invite à être appliqués à la prière.

2° Parce que Notre-Seigneur nous a donné l'exemple et le modèle de la prière, il se retirait souvent à l'écart pour prier ; il consacrait souvent à la prière des nuits entières ; il a prié surtout pendant sa Passion. Enfin il a composé pour nous un modèle de prière, le « Notre Père. »

3° Parce que la raison nous le commande. Elle veut que nous exprimions nos sentiments à Dieu. Ne pas le faire, ce serait manquer d'égards envers lui. Nous sentons bien que nous sommes obligés d'exprimer à nos parents, à nos bienfaiteurs, à nos supérieurs nos sentiments d'affection, de reconnaissance et de respect. Si nous avons offensé quelqu'un, nous nous sentons tenus de lui exprimer nos regrets en demandant pardon et en promettant de ne plus recommencer. Dieu est notre père, notre plus grand bienfaiteur, notre souverain maître ; il a été offensé par nous ; il a donc droit à recevoir de nous l'expression de tous ces sentiments.

4° Parce que nos besoins l'exigent. Nous ne pouvons nous passer de Dieu ; nous avons besoin de lui pour obtenir des secours temporels et surtout surnaturels, pour faire le bien, pour éviter le mal et pour persévérer jusqu'à notre dernier jour. Nos intérêts exigent donc que nous demandions à Dieu ces secours nécessaires.

Q. 342. — *Quand faut-il prier ?*

R. — *Il faut prier souvent, mais surtout le matin et le soir, les dimanches et fêtes à la messe, et dans les tentations, les peines et les dangers.*

1° *Souvent,* parce que nous ne pouvons pas passer un long espace de temps sans offrir à Dieu ces sentiments dont nous avons parlé : ce serait une preuve d'indifférence et d'ingratitude ; ni sans lui demander son secours dont nous avons besoin à tout instant : ce serait une imprudence.

2° *Surtout le matin et le soir,* le matin, pour offrir à Dieu notre journée et lui demander la grâce de la bien passer ; le soir, pour le remercier des grâces de la journée et lui consacrer notre repos. C'est d'ailleurs le matin et le soir que l'on a coutume d'offrir ses bons sentiments à ses parents et à ses amis. Il est convenable d'agir de même envers le bon Dieu.

3° *Les dimanches et fêtes à la messe.* Les dimanches et fêtes d'obligation sont des jours consacrés à honorer Dieu. Nous ne pouvons donc pas nous dispenser de prier ces jours-là. L'assistance à la messe étant, aux mêmes jours, l'acte de religion obligatoire, cet acte de religion ne peut être accompli convenablement sans la prière, car on sait qu'il ne suffit pas, pour entendre la messe, d'être présent de corps, mais qu'il faut s'unir aux prières du prêtre qui célèbre la messe. Pour bien sanctifier le dimanche et les jours de fête, il est convenable d'ajouter quelques autres prières, particulièrement en assistant aux vêpres et au salut du Saint-Sacrement, en récitant son chapelet, etc.

4° *Dans les tentations, les peines et les dangers,* c'est-à-dire lorsque nous avons un besoin spécial du secours de Dieu pour résister au démon, pour supporter chrétiennement les peines de la vie et pour échapper aux dangers qui nous menacent.

Q. 343. — *Comment faut-il prier ?*

R. — *Il faut prier avec attention, humilité, confiance et persévérance.*

1° Avec *attention :* c'est penser sérieusement à ce que l'on dit à Dieu. Cela suppose que l'on écarte toute distraction volontaire. Il faut donc choisir pour prier un lieu où l'on ne risquera pas d'être troublé par le bruit, les conversations, les allées et venues, et de plus chasser toutes les pensées étrangères qui peuvent se présenter à notre esprit.

2° Avec *humilité,* parce que comme créatures et surtout comme pécheurs nous ne sommes pas dignes de paraître en présence de Dieu, de nous adresser à lui et d'obtenir ses grâces. La parabole du pharisien et du publicain nous rappelle la nécessité de l'humilité. La Sainte Vierge affirme dans son *Magnificat* que Dieu a abaissé ses regards sur elle parce qu'elle était humble.

3° Avec *confiance,* c'est-à-dire avec l'assurance ferme que Dieu est tout-puissant et très bon et qu'il est tout disposé à nous entendre si nous prions bien. Le centurion de l'évangile est un modèle de confiance.

4° Avec *persévérance,* sans nous lasser si Dieu ne nous accorde pas immédiatement ce que nous demandons. Il lui plaît quelquefois de nous faire attendre pour mettre notre confiance à l'épreuve. Notre-Seigneur nous a lui-même encouragé à la persévérance en racontant l'histoire du solliciteur qui se présente la nuit chez un ami et qui frappe à la porte sans se lasser jusqu'à ce qu'on lui ouvre. — La Chananéenne, qui avait reçu de lui une réponse peu engageante : « On ne jette pas le pain des enfants aux chiens, » insiste en disant : « Oui, mais les petits chiens reçoivent néanmoins quelques miettes de la table du maître. » Notre-Seigneur loue sa confiance et sa persévérance et lui accorde ce qu'elle demandait. — Les Apôtres, importunés par les cris des quémandeurs, voulurent plus d'une fois les chasser. Notre-Seigneur s'y opposa toujours, se réservant de récompenser cette persévérance.

Q. 344. — *Au nom de qui faut-il prier ?*

R. — *Il faut prier au nom de Jésus-Christ, qui nous l'a commandé et qui nous a promis que son Père nous accorderait ce que nous demanderions en son nom.*

Lorsque nous prévoyons que notre requête ne sera pas exaucée par celui à qui nous l'adressons, nous avons recours à un de ses amis ; nous le prions de nous appuyer, de parler pour nous ou bien nous demandons en son nom et sous sa garantie. Nous n'avons donc aucun droit à être exaucés par Dieu ; il faut donc nous faire appuyer par son Fils bien-aimé, demander à celui-ci d'intercéder pour nous, demander en son nom et présenter à Dieu ses mérites infinis. Notre-Seigneur nous a d'ailleurs engagés à agir de la sorte : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » C'est pourquoi l'Eglise termine toutes ses prières par cette formule : « Nous vous le demandons par N.-S. Jésus-Christ. »

Q. 345. — *Que devons-nous surtout demander à Dieu ?*

R. — *Nous devons surtout demander à Dieu ce qui nous est nécessaire pour vivre chrétiennement et pour arriver au ciel.*

Les biens les plus importants sout les biens surnaturels de l'âme. Ce sont donc ces biens qui doivent être demandés à Dieu avant tous les autres. Ils intéressent notre salut et notre bonheur

éternel, tandis que les biens temporels n'intéressent que notre bonheur momentané ici-bas et sont par conséquent secondaires.

Nous demanderons à Dieu la grâce habituelle qui nous maintiendra dans son amitié, les grâces actuelles qui nous aideront à le bien servir et en particulier celles qui nous sont le plus utiles pour éviter le péché et pratiquer la vertu. Nous demanderons par-dessus tout la grâce de la persévérance finale et d'une bonne mort.

—

Q. 346. — *Peut-on demander à Dieu la santé et les autres biens de la vie présente?*

R. — *Oui, on peut demander à Dieu la santé et les autres biens de la vie présente, pourvu qu'on le fasse avec soumission à sa sainte volonté.*

Tous les biens viennent de Dieu. Nous pouvons donc lui demander tous ceux que nous pouvons raisonnablement désirer, même si ce sont des biens temporels, tels qu'une meilleure santé, la guérison d'un malade, l'aisance de la fortune. Mais il faut remarquer que ces biens temporels ne sont pas nécessaires à notre sanctification et à notre salut; parfois ils peuvent leur être nuisibles. Aussi Dieu ne nous les accorde-t-il que dans la mesure où ils sont capables de servir les intérêts de notre âme. Il importe donc de nous soumettre d'avance à la volonté de Dieu qui sait mieux que nous ce qui est utile ou nuisible à notre salut.

—

Q. 347. — *Pouvons-nous prier pour les autres?*

R. — *Oui, nous pouvons prier pour les autres et souvent même c'est un devoir de le faire.*

Nous sommes tous frères, puisque nous sommes tous les enfants du bon Dieu. Il est donc naturel que nous cherchions à être utiles à nos frères en priant pour eux. De plus, c'est travailler à la gloire de Dieu que de demander la sanctification et le salut des autres.

Si nous devons prier pour tous nos frères par amour pour eux et par amour de Dieu, il y en a pour lesquels nous sommes tenus de le faire plus spécialement, soit parce qu'ils sont nos parents ou nos amis, ou parce qu'ils ont un besoin plus pressant de prières. Tantôt c'est l'affection qui nous invite à prier pour les autres; tantôt c'est la reconnaissance; tantôt c'est aussi la justice qui veut que nous réparions le mal que nous avons fait au prochain par le scandale ou par tout autre mauvais procédé à son égard.

C'est faire un acte de charité excellent que prier pour la conversion des pécheurs et des infidèles, pour la sanctification du clergé, pour les mourants.

—

Q. 348. — *Dieu exauce-t-il toujours nos prières?*

R. — *Oui, Dieu exauce toujours nos prières, quand elles sont bien faites, mais en nous accordant ce qu'il juge le plus avantageux pour notre salut.*

La prière bien faite est celle que nous avons définie plus haut (cf. nos 343 et 344). Cette prière est toujours reçue favorablement par Dieu. Notre-Seigneur nous le garantit : « Demandez et vous recevrez. — Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. »

Dieu se réserve cependant de nous exaucer non pas toujours selon nos désirs, mais selon les intérêts de sa gloire et de notre bien. Il arrive, en effet, que nous demandons en toute bonne foi des choses qui ne nous conviennent pas. La mère des fils de Zébédée demanda un jour pour eux au Seigneur les plus belles places dans son royaume. Jésus, devinant que cette prière est inspirée par l'ambition plutôt que par des vues surnaturelles, répond : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. » Une autre fois, c'est Pierre qui voudrait demeurer dans la gloire du Thabor; Jésus lui fait une réponse de même sens. Ces deux prières ont cependant été exaucées : les deux fils de Zébédée et Pierre sont entrés dans le royaume de Dieu et dans la gloire; mais ils ont dû auparavant passer par l'épreuve et le martyre.

Ainsi ne nous étonnons pas si Dieu n'exauce pas toujours nos prières immédiatement et de la façon que nous désirons. Dieu nous a entendus, mais il juge bon de différer la grâce demandée ou de nous l'accorder d'une autre façon, semblable au père de famille qui n'accorde pas toujours à l'enfant ce qu'il demande parce qu'il sait que l'objet demandé serait pour le moment plus nuisible qu'utile. Dieu est le meilleur des pères; ayons confiance en sa bonté et en sa sagesse.

N. B. — La prière doit s'adresser en premier lieu à Dieu; mais il est bon et utile de prier aussi la Sainte Vierge, les saints et les anges, spécialement nos saints patrons et notre ange gardien, pour leur présenter nos hommages, les remercier de leur protection et leur demander d'intercéder pour nous auprès de Dieu.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1934 inclus (sauf 1899, 1900 et 1901). Les années 1915 à 1918 n'existent pas, l'*Ami du Clergé* n'ayant point paru pendant la guerre. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919); elle est épuisée.

Chaque année jusqu'à 1913 inclus se vend, en fascicules, 8 fr. Les années de 1920 à 1934 inclus coûtent chacune 10 fr.

Le port est en sus. En voici le coût par poste et par année :

Pour les années de 1898 à 1913 inclus : France 1 fr. 25, Etranger 4 f 20 ou 8 f. 40 selon les pays; pour les années de 1920 à 1934 inclus : France 1 f. 25, Etranger 3 f. 30 ou 6 f. 60.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 januarii 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gén.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

EDITIONS BERNARD GRASSET, 61, rue des Saints-Pères, PARIS.

Collection " Les Grands Ordres Monastiques "

M.-M. DAVY

LES DOMINICAINES

Sur tous les chemins où passe la misère, se rencontre la robe blanche et noire de la Dominicaine.

15 fr.

Déjà paru :

GAËTAN BERNOVILLE

LES JÉSUITES

Les secrets de leur puissance leur action apostolique.

15 fr.

TOUT le Cinéma et la Projection fixe à la Cinémathèque Sainte-Thérèse, à Angers (M.-&-L.).

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succ^r des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1^re Com^ion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.

Maison très ancienne, donnant toutes garanties.

Conditions spéciales aux Missions.

Ateliers M. Mario DOMENICI

Maison spécialisée (Plastique - Ivoirine)

45, rue des Murlins — ORLEANS

Christs pour Missions et Propagande à partir de 1 fr

Et statuettes pour récompenses à partir de 0 fr. 50

---

la garantie... tout est là!

A ce titre nos 15 années d'expérience nous classent parmi les vieux constructeurs à qui l'on fait confiance.

Modèles 1935

Tous aussi parfaits que ceux qui ont toujours établi notre renommée.

Super V Jeannin 5 l. tous courants : 950 fr.
Super VI Jeannin 6 l. tous courants : 1200 fr.
Le même avec ondes courtes : 1400 fr.
Super VI Jeannin 6 l. alt. Toutes ondes : 1500 fr.

Crédit — Reprises — Garantie 1 an

Demandez notices

JEANNIN, constructeur

43 bis, boulevard Henri-IV, PARIS.

(Avantages spéciaux à MM. les Ecclésiastiques)

DESCLÉE DE BROUWER & Cie — PARIS

« Collection PAX »

SOUS LE SIGNE DE L'HOSTIE

LA MÈRE M.-M. DOËNS

MONIALE BÉNÉDICTINE

par D. E. MISSEREY

1 vol. 12 fr.

L'Amour qui attire, l'Amour qui se donne.

Prêtres, Lecteurs de l'*Ami du Clergé*, souvenez-vous que

l'Œuvre des Orphelins apprentis d'Auteuil

construit depuis 7 ans des appareils de T. S. F. connus sous la Marque C. A. R. A. C.

Quelque soit votre budget, consultez-nous :

C. A. R. A. C. 40, rue La Fontaine, PARIS 16e.

Fournisseur du Cardinal Verdier, du Ministère de l'Air, etc.

Hors concours, membre du Jury

DÉCORS et ACCESSOIRES pour

THEATRES FÊTES KERMESSES

ARTIFICES ILLUMINATIONS DRAPEAUX GUIRLANDES DÉCORATIONS INSIGNES

FARDS GRIMES POSTICHES MASQUES ARTICLES NOEL

Catalogue no 1 sur demande

— *PRIX spécialement établis pour ŒUVRES* —

Etablissements André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

Exigez la marque **TETRA**

Siège Social 48, rue de Laborde PARIS (8e).

Contre le FROID, la mauvaise saison, les intempéries,

Munissez-vous du « sursoutane » fourré, se mettant et s'enlevant aisément, étudié et créé spécialement pour Messieurs les Membres du Clergé.

Chaudement enveloppé, bien protégé par ce bouclier vigilant, simple, pratique et hygiénique, à toute heure, par tous les temps, vous pourrez vous déplacer pour l'accomplissement des devoirs du sacerdoce, bravant impunément toutes les intempéries.

Sans aucun engagement de votre part, demandez l'envoi de la notice illustrée et gratuite

AU CHAT DES ALPES, à Voiron (Isère).

CHAUFFAGE DES EGLISES

par L'AEROTHERME " ETNA " bté S. G. D. G.

jusqu'à 20.000 m³ par l'air chaud pulsé à + 12° degrés garantis

Se reporter à l'annonce complète paraissant le 1er jeudi de chaque mois.

Prix à partir de 5.800 fr.

D. GUIGUET, Ing. const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.).

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Sté An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)

Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André. Missels et publications de D. Lefèbvre. Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.

Catalogue no 10 gratis.

UN BON CONSEIL

Si vous recherchez une maison spécialisée dans la fabrication des fournitures pour appareils à imprimer soi-même à plat, ou rotatifs, ainsi que celles pou machines à écrire, adresssez-vous à la maison

FOURMENT (fondée en 1898), 8, rue Latérale Raymond-IV, à TOULOUSE (Hte-Garonne).

Remise de 10 % aux abonnés de l'*Ami du Clergé*.

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :

cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet, etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs — R. C. LYON B. 6778.

Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain) — C. P. LYON 321-90

TARIFS gratuitement sur demande.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY (Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées.
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE

fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPECIALITE DE VINS DE MESSE

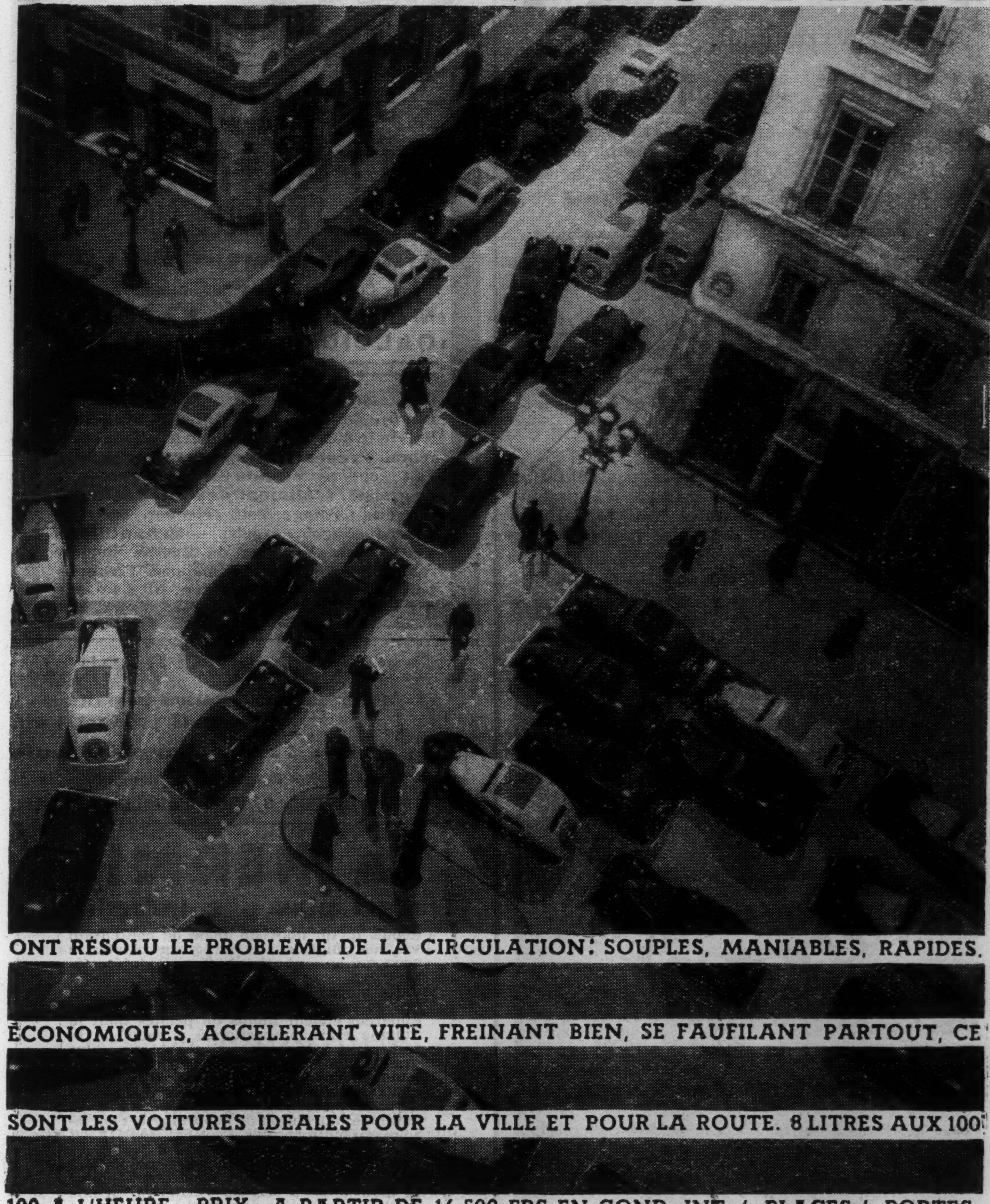
Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER

Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146.

LES CELTAQUATRE



RENAULT
L'AUTOMOBILE DE FRANCE
S.249